

Quelques réflexions
médicales et para-médicales
à propos de
BLAISE PASCAL

« J'ai pensé que l'on pouvait s'occuper de hautes personnalités intellectuelles comme de simples matières à observation, comme de faits rares, qu'on devait étudier, minutieusement, sans prévention d'aucune sorte..... »

«..... Vouloir être plus précis, quand on en a pas les moyens, c'est une faute.»

D^r E. TOULOUSE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 10 Décembre 1931

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Michel CHÉDÉCAL

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire (Section Coloniale)

Né le 14 Avril 1906 à LYON (Rhône)



LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

—
1931

QUELQUES RÉFLEXIONS
MÉDICALES et PARA-MÉDICALES
à PROPOS de BLAISE PASCAL



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553604_0018

Quelques réflexions
médicales et para-médicales
à propos de
BLAISE PASCAL

« J'ai pensé que l'on pouvait s'occuper de hautes personnalités intellectuelles comme de simples matières à observation, comme de faits rares, qu'on devait étudier, minutieusement, sans prévention d'aucune sorte..... »

«..... Vouloir être plus précis, quand on en a pas les moyens, c'est une faute.»

D^r E. TOULOUSE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 10 Décembre 1931

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Michel CHÉDÉCAL

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire (Section Coloniale)

Né le 14 Avril 1906 à LYON (Rhône)



LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

—
1931

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. ROLLET

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Clinique et prophylaxie de la tuberculose	GAYET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	NOVE-JOSSERAND
Chimie biologique et médicale	COURMONT
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	MANCEAU
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie externe	POLICARD
Pathologie interne	DOYON
Pathologie et Thérapeutique générales	LERICHE
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie et Pharmacologie	ROCHAIX
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIEH
	PIERY

PROFESSEUR TITULAIRE SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Propédeutique de gynécologie M. CONDAMIN

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Leon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Applications du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	NOEL	ROCHET (Ph.)	CHAMBON
RHENTER	DUMAS	WERTHEIMER	CIBERT
MAZEL	DUFOURT	GATE	EPARVIER
SANTY	DEVIC	BERNHEIM	GUILLEMINET
CHALIER (André)	GABRIELLE	DECHAUME	MORENAS
CHALIER (Joseph)	MARTIN (Joseph)	POLLOSSON	REPATTU (Ch.)

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. ETIENNE MARTIN, président : SAVY, assesseur :
CHALIER J. et BERNHEIM, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.



AUX MEDECINS COLONIAUX
MES ANCIENS
MORTS
VICTIMES DE LEUR DEVOUEMENT
A LA PATRIE
ET A L'HUMANITE

A MON PÈRE

A MA MÈRE

En souvenir de ce qui a été et
pour ce que j'aurais tant voulu
qu'il soit.

A MA FEMME

Pour bien des choses que je
pense, mais que je ne sais te dire,
je t'offre cette thèse, que tu connais
bien, puisque nous sommes allés,
tous deux, pour elle, soulever la
poussière des bibliothèques.

A LYON

MA VILLE NATALE

Je quitte sa brume et sa tristesse, non sans mélancolie, car, bien que jeune, j'y ai cependant assez vécu, pour laisser quelques illusions et aussi quelques joies, qui, dans mon souvenir, restent comme accrochées à ses paysages voilés, fondus dans une douce et froide grisaille.

MEIS ET AMICIS

A MES MAÎTRES
DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
ET DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

Chevalier de la Légion d'Honneur

Professeur de Médecine légale et de Déontologie

Directeur de l'Institut Médico-Légal

Je le remercie très vivement de
l'honneur qu'il me fait en daignant
présider ma thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PAUL SAVY

Chevalier de la Légion d'Honneur

Médecin des Hôpitaux

Je m'excuse de lui donner à ju-
ger un aussi mauvais travail sur
un sujet qu'il connaît tellement
bien, et qu'il illustra, naguère en-
core.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ J. CHALIER

Médecin des Hôpitaux

Je vous fais hommage de cette
thèse sans appréhension, puis-
qu'elle ne vous a jamais fait illu-
sion.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ BERNHEIM 

Médecin des Hôpitaux

J'aurais voulu vous dédier mieux
que cette médiocre thèse. Telle
qu'elle est, trouvez-y cependant
l'hommage de mon admiration et
de ma reconnaissance.

Plaidoyer.

Préliminaire.

« Une thèse sur Pascal !... »

« ... mais pourquoi ?... »

« ... et surtout... par qui ?... »

C'est ce que vous penserez ou à peu près et vous rejetterez ce mince travail à l'autre bout de la table.

N'avez-vous pas mieux à faire ?

Eh ! devant cette éventualité je suis comme le héros de Rabelais lorsque la femme mourut en mettant son fils au monde : je ne sais si m'en vais lâchement m'en réjouir, ou m'en vexer.

Cependant si, malgré ces bonnes raisons que vous avez de ne le point faire, il advenait contre toutes attentes, ô juges, que vous me lisiez, permettez-moi d'exciter votre indulgence en vous expliquant combien ce fut difficile.

« Mais, me direz-vous, que n'avez-vous choisi un autre sujet, qui, plus facile, aurait eu par surcroît la qualité d'être plus médical ? »

Le Docteur Cabanès vous eût répondu que « la jeunesse a de ces témérités que l'âge mur hésite à se permettre ».

Et c'est pour cela que j'avais tout tranquillement pensé que « souvent il ne sert à rien de formuler le simple projet de se consacrer à l'investigation de tel ou tel grand problème, car on ne sait pas toujours où l'on doit diriger ses pas. Que dans le travail scientifique, il est plus rationnel de s'attaquer à ce que l'on a devant soi, à des objets qui s'offrent d'eux-mêmes à notre investigation. Et que, si on le fait sérieusement, sans idées préconçues, sans espérance exagérée et si l'on a de la chance, il peut arriver que, grâce aux liens qui rattachent tout à tout, le petit au grand, ce travail entrepris sans aucune prétention ouvre un accès à l'étude de grands problèmes. » Et, par conséquent, j'avais pensé, aussi, qu'autant valait donc Pascal qu'un autre sujet.

Pascal !... mes souvenirs du lycée me semblaient encore bien proches et bien importants. Je m'imaginai le connaître et ne l'avoir pas oublié, parce que, de temps à autre, j'avais ouvert, pendant quelques instants, les « Pensées »...

... Rapidement il a fallu déchanter.

Si le choix de mon sujet ne m'a pas permis de faire une thèse brillante, comme tant d'autres de mes camarades anciens, qui s'étaient attaqués à des sujets similaires — et dont j'avais, à tort, envié le succès — au moins m'a-t-il permis d'évaluer, de façon palpable, si je puis dire le néant de la trop superficielle culture générale dont l'enseignement secondaire ne m'avait laissé qu'un verni superficiel et trompeur. A

qui la faute ? Pas à mes maîtres ! — A moi, peut-être, pour une bonne part ! — Mais surtout la faute en est aux programmes qu'il a bien fallu subir ! Non pas joug, mais étouffoir !

Pourtant ne savons-nous pas, qu'au médecin plus qu'à tout autre, s'impose la nécessité d'une forte culture générale. De tout temps un rôle moral lui avait été dévolu et lui avait imposé d'avoir une formation d'esprit telle, qu'il fut, et avant tout, psychologue et philosophe.

Qui a dit qu'entre un médecin savant mais sans bon sens, et un médecin d'instruction professionnelle médiocre, mais d'esprit équilibré, c'est encore le second qu'il fallait choisir, parce que, au moins, il saurait n'être pas nocif. « *Primum non nocere* ». Et dans notre métier il est si facile d'être dangereux. Mais quoi donc pourrait donner à notre esprit cet équilibre si nécessaire, mieux qu'une forte culture classique — mais non pas cependant une culture de classe. Au contraire, il faudrait une culture classique, au meilleur sens du terme, c'est-à-dire une culture de l'esprit qualitative, plus qu'une instruction quantitative, et par conséquent présentant une des principales qualités qui, à notre avis, et nous le verrons, sont le propre de l'éducation de Pascal.

L'Histoire, au sens le plus favorable de ce mot, c'est-à-dire tout autre chose qu'un cours d'histoire, mais bien plutôt un commerce d'esprit avec les anciens, dont Pascal, précisément, nous a dit si excellemment quelle fut l'importance dans l'évolution de l'humanité, et sans l'œuvre desquels, les plus récents

perfectionnements matériels, apportés par l'homme à sa manière de vivre, n'auraient pu être : *« C'est de cette façon que l'on peut, aujourd'hui, prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions, sans mépris et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données, ont servi de degré aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux, parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et avec moins de gloire, nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir... »* L'histoire, ainsi définie, sera une prise de contact le plus direct possible avec les anciens qui ont illustré l'humanité et aussi, d'une façon plus générale, et par leur intermédiaire d'ailleurs, avec les époques révolues. — Ce sera, incontestablement, un des principaux éléments de cette culture générale de l'esprit qu'on pourrait appeler encore l'art de bien conduire sa pensée. — Et c'est dans ce sens qu'à mon avis devraient s'entendre les études gréco-latines.

D'ailleurs chaque jour dans la vie moderne, où les perfectionnements matériels réalisés sont importants, mais l'ont été trop souvent au prix d'une spécialisation commencée trop tôt et poussée trop loin, chez trop d'individus, avant que leur eût été assurée une forte culture générale, chaque jour donc, nous pouvons contempler les inconvénients graves d'un tel état de choses. Car il ne faut pas confondre civilisa-

tion et progrès matériels. Lorsque ces derniers ne s'accompagnent pas de progrès analogues dans l'ordre moral, et dans l'ordre de la civilité, qui n'est d'ailleurs qu'un côté de la Morale et qui en est aussi un indice, et à plus forte raison lorsqu'ils s'accompagnent d'une régression notable du niveau de la culture générale, condition de tout progrès moral, alors les progrès matériels ne mènent plus qu'à un retour organisé vers une barbarie bureaucratisée, qui n'aura même pas le charme de la fraîcheur et d'un certain esthétisme, barbarie triste, dont la muflerie n'est que l'avant-garde. — Méfions-nous ! ce danger, si peu immédiat qu'il nous paraisse, n'en existe pas moins. Et il se pourrait qu'il soit un des facteurs importants, le plus important peut-être, du malaise du monde contemporain. — L'américanisme standardisateur n'est-il pas une des manifestations les plus évidentes de ce fléchissement de la civilisation et aussi une des « épines irritatives » du monde moderne.

Nécessaire à tous, la culture générale l'est au moins autant au médecin, qui ne peut s'isoler du reste de l'humanité, qui est appelé non seulement à connaître la majeure partie de ses misères physiques, mais, par elles, la totalité ou presque de ses misères morales, et qui sera donc à tout instant — car l'altruisme ne peut pas ne pas être sa principale qualité — sollicité d'y apporter remède. — Et le rôle de jour en jour plus important qu'une évolution semble vouloir imposer au médecin dans l'organisation sociale, n'est pas pour diminuer les précédentes raisons qui militent en faveur de son éducation générale. Mais je crois que

cette nécessité lui échappe moins qu'à tout autre, parce qu'il lui est tellement plus difficile et même impossible de s'isoler dans sa spécialité.

Par conséquent cette incursion dans un domaine littéraire et historique n'était pas une faute du point de vue professionnel — qui avait tant à y gagner.

D'ailleurs je n'ai jamais cru que l'historien de son point de vue ait beaucoup à gagner à ces diagnostics rétrospectifs pour l'intelligence des événements passés. C'est bien plutôt le médecin — même au point de vue professionnel strict — qui a tout à gagner à la fréquentation de l'Histoire qui lui apportera un nombre considérable d'observations de cas rares, peut-être, mais particulièrement intéressants — et dont il pourra tirer un enseignement fécond du point de vue professionnel, d'une part, et un enrichissement de sa culture générale, d'autre part.

C'est un peu ce que j'avais pensé en abordant l'étude de Pascal, il y a deux ans, croyant seulement que je n'aurais qu'à examiner en médecin les documents que me livrerait la prospection de gens qualifiés, estimant que je n'avais ni la compétence, ni ne disposait du temps nécessaire pour me livrer à la critique historique.

Deux ans, c'eût été trop peu pour parcourir la bibliographie des œuvres consacrées à Pascal, si je n'avais eu que cela à faire. Aussi pris par les obligations de ma vie estudiantine et militaire, ai-je dû laisser de côté bien des ouvrages. Car, comme le dit

avec verve Mlle d'Orliac : « Il y a sur Pascal des tombereaux d'études, des édifices de volumes. Un suffisait puisque les autres le copient. Il est vrai qu'à propos de Pascal, chacun se raconte. Il n'est pas un texte mais un prétexte. Si l'on osait un peu de familiarité sur un tel sujet, on pourrait dire Glaise Pascal. » Avant elle, Henri Massis avait écrit : « C'est en raccourci, toute l'histoire de la pensée moderne qu'on pourrait reconstituer à l'aide des éditions des « Pensées » publiées depuis un siècle. Mais l'intelligence de Pascal, la vraie connaissance historique de l'homme et de l'œuvre, la seule qui eut permis d'introduire un ordre réel parmi ces morceaux informes, nous l'attendons encore ! Aussi bien chacun lit-il ce texte avec son idée fixe, sa passion maîtresse, et peut-il dire à son tour : « L'ordre est de moi... »

« Rien de plus révélateur, au reste, que ces déformations. Romantique, sceptique, protestant, moderniste, républicain, syndicaliste, judaïsant, neurasthénique, et voire même un peu russe, accommodé de Nietzsche et de Dostoïevsky, et en fin de compte belpégorien et barrésien avant la lettre, nous avons successivement connu tous ces visages de Pascal. Le dernier en date et le plus moderne sans doute — celui où l'on veut symboliser la « scission entre les manières de penser qu'avait suivies le dix-neuvième siècle tyrannisé par le dogmatisme des scientifiques » et les aspirations de notre âge, c'est le Pascal selon Sorel et Bergson. » — Il faudrait y ajouter celui de M. Mauriac et celui de Mlle d'Orliac, celui enfin de M. Painlevé — c'est celui de ce scientifique qui me

paraît, d'ailleurs, avoir bien des chances d'être le vrai. — Il y a enfin celui des Médecins qui ont émis leurs avis sur Pascal. Ils sont assez nombreux, mais cependant infiniment moins que les littéraires qui ont eu souvent des prétentions médicales. On pourrait diviser les Médecins qui se sont occupés de Pascal en deux grands groupes — avant 1910 : ce sont les tenants de la thèse « Pascal fou », empruntée à Voltaire, Condorcet, Naigeon, et parmi lesquels on compte La Mettrie et surtout Lélut, Regnard et Binet-Sanglé. Lorsque je dis qu'avant 1910 on trouve ces idées sur Pascal, j'entends par là qu'on ne trouve qu'elles. Après 1910, on retrouvera encore quelques médecins pour soutenir que Pascal est fou, tels Dewart et Marguerite Janin, et tout récemment le Docteur Michelet, mais tellement rares.

J'ai le plaisir de constater que le premier ouvrage médical s'occupant sérieusement et impartialement de Pascal, est celui d'un Lyonnais le Docteur Just-Navarre (La Maladie de Pascal, Etude Médico-Psychologique ; communication faite à l'Académie de Lyon en juin et décembre 1910). Il marque à mon avis la fin de la précédente période et inaugure, du moins dans la question, une ère nouvelle. D'ailleurs, ceux d'avant 1910 tenaient surtout à démontrer que c'était le Pascal croyant qui était fou, sans quoi il n'eut pas été croyant. Ce n'était qu'un cas particulier de cette règle : mysticisme = symptôme de déficience mentale.

L'ouvrage du Docteur Navarre entraîna une discussion à la Société de Médecine de Lyon où inter-

vinrent le Docteur Carry, le Professeur Monoyer et le Professeur Savy. Les avis des Professeurs Paviot et Lépine furent sollicités. Le Docteur Cabanès enregistre ces discussions dans un article publié dans la *Revue des Alcaloïdes*, sous le pseudonyme de Docteur Fernel. On ne parle plus, dès lors, de psychose, de folie, mais tout au plus de névrose, et encore ! Puis se succèdent les ouvrages, mémoires, articles de Dewarts et Jamin, Helme, de Sinéty, Roux, Ledoux, Michelet. — Nous citerons pour mémoire Loïs Laya Grandi.

J'ai déjà dit que les avis émis sur Pascal par des médecins ne formaient qu'une infime partie des diagnostics portés sur Pascal. Cette préoccupation de la morbidité de Blaise Pascal m'a semblé bien expliquée par ce passage de Dewarts et Marguerite Janin : « Il a toujours paru curieux à la moyenne d'étudier dans son détail la vie des hommes supérieurs, car si étonnés et si pleins d'admiration que nous soyons devant les manifestations du génie, c'est bien plutôt le côté humain des grands hommes et l'envers de leurs conditions, par lesquels ils se montrent semblables à nous, qui ont éveillé de tout temps notre curiosité et entraîné notre sympathie.

« C'est, en effet, un sentiment naturel à tous les hommes de se sentir éloignés des êtres dont ils se sentent différents, et le génie, par ce qu'il a de mystérieux et d'incompréhensible, ressemble en quelque sorte à ces productions monstrueuses de la nature, dont l'énormité nous étonne au moins autant qu'elle vient exciter notre admiration.

« Au contraire que tant de grandeur, si bien faite pour nous surprendre, puisse être alliée à tant d'infirmité et que cette grandeur ait eu pour raison des tourments infinis, alors le côté inquiétant du génie, un peu énigmatique à notre nature, disparaît, et le grand homme avec ses faiblesses, ses misères morales et physiques plus grandes encore que les nôtres et exprimée avec le langage de son génie, est reconnu par nous comme un homme vraiment homme, bien pareil à nous-mêmes et nous nous sentons fiers, qu'à lui put convenir notre pitié. »

Est-il euphémisme plus élégant pour nous dire tout le plaisir qu'éprouve la foule non pas à relever la tête pour tenter d'apercevoir le front des hommes de génie, mais, au contraire, à considérer ce qui chez eux est à son niveau, c'est-à-dire à les contempler sur... leurs commodités, et dans leurs inconvénients.

Voilà donc l'incroyable diversité d'avis, le nombre fantastique de livres qui se sont offerts à mon examen. Pour vous en donner une idée tout à fait typique, considérez que dans un article de Louis Webert sur « les Provinciales en Allemagne » (Henri Massis a oublié le Pascal allemand !), cet auteur cite une liste d'ouvrages allemands sur Pascal, qui occupe cinq pages !

Quand je dis que ces livres se sont offerts, c'est une façon de parler, car si grâce à l'amabilité du Docteur Condomine et de M. Roux, j'ai pu tout à mon aise évoluer dans la bibliothèque de l'internat de l'asile de Bron, et dans la vénérable et épaisse poussière de

celle de l'Académie de Lyon, — si Mlle Daguillon, bibliothécaire de la Faculté de Médecine, m'apporta l'aide de ses conseils précieux en matière de recherches bibliographiques, il m'est arrivé d'autres fois de me heurter à la mauvaise volonté évidente d'un bibliothécaire, qui, par exemple, me répondait froidement qu'il jugeait inutile de me communiquer les ouvrages demandés, parce que, à son avis, le sujet ayant été déjà suffisamment traité, je n'aurais rien à y glaner.

Après avoir constaté que de la discussion, très large, instituée sur ce sujet, la lumière n'avait pas jailli, tant s'en faut, je me suis de plus en plus cantonné dans les textes de l'époque, dont de nombreuses éditions ont été faites. J'en ai tenté une critique, à la manière de celle qu'un médecin fait subir à un interrogatoire de malade, avec pourtant cette différence, plus énorme qu'il ne paraît, qu'en la circonstance je ne pouvais pas poser des questions supplémentaires.

Mais tout ceci n'est qu'une partie des difficultés rencontrées à l'élaboration d'une telle thèse.

Je crois que c'est le Professeur Laignel-Lavastine, qui, dans un de ses ouvrages, divise la vie d'un médecin en trois périodes : dans une première l'expérience fait défaut, on ne sait que par l'expérience d'autres et par les livres. Une seconde période vient ensuite où riche d'expérience le médecin se livre à un travail fécond, pour le Professeur Laignel-Lavastine, ce serait, hélas ! la plus courte. Enfin la troisième période verrait le médecin cristallisé dans une théorie personnelle, ne plus avancer. Eh bien ! rendons-nous

compte qu'il faudrait être arrivé à la seconde période de cette évolution pour traiter ce sujet. Car il faudrait considérer Pascal comme un fait, un cas, à comparer à d'autres faits, à d'autres cas, ceux d'une observation personnelle. Or le peu de science médicale que j'aie, je la tiens de mes Maîtres. Et malgré l'esprit pratique de leur enseignement, malgré l'hôpital, il n'empêche qu'ils m'ont surtout transmis la théorie, cette chose la plus fugitive, la plus modifiable, de toutes sciences. — Mais en l'absence de toute expérience personnelle, la théorie, même médicale, n'est plus qu'un cadre rigide. Et dans ces conditions le plus grand risque où l'on puisse tomber, auquel on semble ne pas devoir échapper, c'est de comparer le fait, le cas Pascal, à une théorie, à moins encore peut-être à une hypothèse et de l'y faire entrer de force, replié, tassé, à la manière d'un cadavre dans une malle, ou, plus médicalement, dans un placard.

En un mot pour trancher le diagnostic du cas Pascal, il faudrait un médecin instruit, expérimenté, déjà âgé dans la carrière et qui pourrait, abandonnant tout autre occupation ou préoccupation, se consacrer tout entier à de longues recherches bibliographiques.

Ne réalisant ni l'une, ni l'autre de ces conditions, ma thèse s'en ressent vivement et est d'une médiocrité déplorable. Toutefois, vous y trouverez peut-être, en quelques endroits de fines lueurs — la franchise m'oblige à confesser que je n'y suis pour rien, ce seront soit les avis autorisés que j'aurais sollicités de médecins et de lettrés bienveillants, soit peut-être des

réminiscences inconscientes. C'est pourquoi je remercie ici — et où serait-ce mieux l'endroit ? — ceux qui m'ont généreusement aidé de leur précieux avis.

Et maintenant, ô juges, que je vous ai montré les difficultés rencontrées, soyez assez indulgents pour ne vouloir attribuer qu'à elles les déficiences de cette thèse.

Car je n'ai voulu faire qu'une thèse.

Loin de moi la prétention — comment la pourrais-je avoir ? — d'avoir donné des solutions médicales définitives sur Blaise Pascal, ni même d'avoir écrit des pages destinées à faire époque.

Non ! j'ai pensé qu'avant de quitter cette Faculté, vous me demandiez simplement de vous montrer que je pouvais être un bon médecin. Je n'ai pas essayé dans les pages qui vont suivre, d'étaler une érudition, ni une science médicale que je n'ai pas. — Mais je pense cependant vous y montrer le bon sens et le sens clinique, ce qui n'est peut-être bien que la même chose, nécessaires pour exercer consciencieusement mon métier, sans autre ambition, lorsque viendra le moment de la retraite, que de pouvoir dire que, si j'ai rempli mon devoir de médecin obscurément, du moins ce fut pleinement.

La Famille

de Blaise Pascal.

Gilberte et les Périér.

Antoinette Begon, sa mère.

Toute observation médicale commence, peu ou prou, par l'étude des antécédents. Ce pourrait donc m'être une raison suffisante pour étudier ici la famille Pascal. Mais il en est une autre, nécessaire. En effet, si nous en exceptons les lettres d'Etienne, de Blaise, Jacqueline et Gilberte Pascal, et de leurs correspondants — matériaux de grande valeur, certes, mais combien lacunaires, et qui d'ailleurs ne nous sont guère parvenus que recopiés, tronqués bien souvent, — si nous en exceptons aussi quelques relations, très rares et le plus souvent assez courtes, de quelques contemporains, perdues dans leurs mémoires, telles que, par exemple, l'« Historiette », que Talle-
mant des Reaux consacre au « Président Paschal et à son filz » — si nous en exceptons, dis-je, tous ces documents si incomplets — surtout du point de vue médical, ici en cause — il nous reste surtout les mémoires de Gilberte et de Marguerite Périér. Ce sont là nos deux principales sources d'information. En

effet, ce qui nous vient du Père Guerrier, il le dit lui-même, ce ne sont que les confidences de Marguerite Perier, et le seul extrait du Recueil d'Utrecht, que j'ai eu entre les mains (Mémoire sur la Vie de M. Pascal contenant aussi quelques particularités de celle de ses parents, *Annales de l'Académie de Clermont-Ferrand*, 1860)) contient l'indication qu'il a été fait sur un assez grand nombre de pièces originales, trouvées parmi les papiers de Mademoiselle Marguerite Périer, nièce de M. Pascal. Nous savons ce que sont ces pièces originales, ce sont celles du manuscrit du P. Guerrier (se reporter, à ce sujet, à la remarquable étude donnée par E. Jaloustre sur Marguerite Périer dans le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* de 1901). Gilberte et Marguerite Périer sont donc bien nos deux principaux témoins, les plus abondants, sinon les plus sûrs. Et c'est pourquoi je commencerai par étudier cette famille Périer, quoiqu'il soit peu médical de commencer l'étude des antécédents par les collatéraux.

Ensuite j'entreprendrai l'enfance de Blaise Pascal et du même coup j'étudierai Etienne, son père, dont l'influence me semble prépondérante sur la formation de son esprit — et sa sœur Jacqueline — qui présente avec lui trop de caractères communs, pour qu'on puisse les séparer. — D'ailleurs, à mon humble avis, c'est à ces trois-là surtout, que s'applique la phrase de F. Strowski : « Nous ne pourrions jamais séparer, dans le cours de ce récit, ni le père de ses enfants, ni ceux-ci les uns des autres. »

Dans son récent livre, Mlle J. d'Orliac a voulu ex-

pliquer Blaise Pascal uniquement par l'orgueil de sa famille : « ... Pascal ne s'explique que par la famille. Irréductible orgueil, soif de prépondérance, autolatricie caractérisée, signes psychologiques de la race des Pascal. Ils sont les raisons de cette Vie écrite par l'aînée de la Famille, qui jusqu'à la postérité la plus lointaine a voulu imprimer l'image de son frère qu'il lui importait qu'on garda... Ils sont les clefs du mystère de cet homme que, sans eux, on ne peut expliquer », et pour elle, c'est là l'unique explication de tout Pascal : l'orgueil des siens, son propre orgueil ; cet orgueil, elle nous le décrit d'ailleurs aride et sec, sans sourire. Pour elle, le seul sourire de la famille Pascal fut leur mère, Antoinette Bégon, morte trop jeune, qui les eût gênés.

Je ne partage pas du tout ce point de vue. Il est hors de doute que la Vie que nous a léguée Madame Périer et sur laquelle renchérira encore sa fille Marguerite, vise surtout à être édifiante, à nous étonner, et au sens que ce mot possédait alors. Oui ! Gilberte et Marguerite ne sont pas peu fières de leur parenté avec Blaise, le grand homme, leur grand homme. Mais l'origine de cet orgueil c'est Blaise, et non pas l'orgueil qui est l'origine de Blaise. Lisez les lettres de Madame Périer à Audigier et à Tartiere, comme elle y dit bien que Blaise, le grand homme, c'est d'abord son frère, que c'est à elle, la mieux placée pour être bien renseignée sur lui, qu'appartient le privilège de publier les particularités de la vie de son frère ; et, avec quelle énergie elle intervient sur tout ce qui touche à sa mémoire ! Comme elle « s'empoi-

gne » avec de Roannez, quand il s'agit de publier les Pensées de Pascal !... C'est son grand homme. Cette âpreté à revendiquer et à accaparer un membre de la famille devenu illustre est, somme toute, tellement banale.

D'ailleurs ce sentiment fait intimement partie d'une mentalité qui, pour nous, Lyonnais, apparaît évidente à la lumière d'un passage des Mémoires de Marguerite et d'une note du P. Guerrier. Ils me semblent à ce point caractéristique que je m'étonne qu'ils n'aient pas attiré l'attention de notre compatriote le Docteur Just-Navarre. Jugez-en.

« Mon père, dit Marguerite, et ma mère, peu de temps après, allèrent à Rouen voir mon grand-père ; et trouvant toute la famille à Dieu et dans ses sentiments d'une vraie et solide piété, ils s'y donnèrent aussi, et se conduisirent de même par les avis de ce saint curé qui avait fait tant de bien aux autres. Et ma mère ayant absolument quitté le monde et tous les ajustements et les parures du monde, elle y renonça aussi pour ses enfants, qu'elle habilla très modestement et à qui elle n'épargna rien pour leur procurer une bonne et sainte éducation. » Et elle précise : « Ma sœur n'avait que quatre ans et quelques mois et moi, deux ans et huit ou dix mois ; ma grand'mère nous avait parées toutes deux avec des robes pleines de galons d'argent, bien des rubans et des dentelles, selon la mode de ce temps-là. Ma mère d'abord nous ota tout cela et nous habilla de camelot gris tout uni, sans dentelle, ni ruban, et défendit à notre gouvernante de fréquenter et de nous laisser fréquenter deux petites demoiselles de notre voisinage et de même âge, avec qui nous étions tous les jours, parce que ces deux demoiselles étaient fort parées. Son exactitude là-dessus

fut si grande qu'à la fin de l'année 1651, que mon grand-père mourut, comme elle fut obligée d'aller à Paris pour faire ses partages avec mon oncle et ma tante, elle craignit que dans son absence ma grand'mère nous remit des parures, et elle aima mieux la dépense de nous mener à Paris avec elle que de nous laisser ici (à Clermont)... Elle continua toujours à nous exhorter à la modestie, en sorte que je puis dire que depuis l'âge de deux ans et huit ou dix mois, je n'ai jamais porté ni or, ni argent, ni ruban de couleur, ni frisure, ni dentelle. »

Mais ce que dit le père Guerrier est encore bien mieux :

« Mademoiselle Marguerite m'a dit qu'elle avait quarante et un ans quand dame sa mère mourut, et sa sœur en avait plus de quarante-trois. Cependant à cet âge ni l'une, ni l'autre n'osaient sortir sans être accompagnées par leur mère, pas même pour aller à la messe. La sévérité de Madame Perier était telle que si quelqu'une de ses filles étant avec elle disait un mot à quelques amies qu'elles rencontraient dans les rues, il fallait aussitôt en rendre compte à leur mère qui demandait d'un ton sec ce qu'elle avait dit. »

Non ! ne vérifiez pas ! Je ne me suis pas trompé et n'ai point relevé quelque passage de « Calixte ». Je cite réellement du Marguerite Périer et du P. Guerrier, et non du Dufourt. Mais n'est-ce pas que cela fait penser aux héros de ce dernier. D'ailleurs précisons bien ce qu'il convient de comprendre lorsqu'on parle de cette manière de notre bon quartier d'Ainay : Monsieur Dufourt a eu l'intention évidente

dans « Calixte » comme dans « Laurette » de faire une charge, et, d'autre part, il n'a décrit qu'une partie de mes compatriotes. Or, cette catégorie n'a pas un caractère spécifiquement lyonnais, car on le retrouve tel, et souvent aggravé, dans maintes sous-préfectures, dans maintes petites villes de province. Il comporte des qualités, mais elles ne lui sont pas absolument propres, et une série de défauts, dont l'ensemble forme un tout bien caractéristique. Et c'est justement cette persistance de ce caractère « sous-préfecture » chez une partie de la population d'une ville dont il faut bien dire que l'importance est au moins au-dessus de la moyenne et le contraste qu'il offre, qui le fait tant remarquer à Lyon, et même des Lyonnais, au point d'en faire, à tort sans doute, un de nos caractères principaux. Cependant qu'il me soit permis d'affirmer que si les Lyonnais sont, dans leur ensemble, austères et peu expansifs, comme leur ville est triste et brumeuse, du moins ne le sont-ils pas bêtement jusqu'au ridicule inclus. Car cette austérité rogue et étroite, sans sourire, est bien celle des gens un peu bornés, comme semblent l'avoir été les Périers, à l'exception toutefois de leur père Florin Périer. Chez les gens de haute valeur la dignité, et même l'austérité, de mœurs et d'allure connaît le sourire et l'indulgence.

Gilberte semble toujours avoir eu un temps, et même plusieurs, de retard sur son père, sa sœur et son frère. Elle ne les comprend pas très bien, c'est évident, et elle admire de confiance :

« Il démêlait tout cela avec une lumière admirable, et quans nous l'entendions parler et qu'il s'y développait toutes les circonstances de l'ancien et du nouveau testament où étaient rapportés ces miracles, ils nous paraissaient clairs. On ne pouvait nier la vérité de ces miracles, ni les conséquences qu'il en tirait pour la preuve de Dieu et du Messie, sans choquer les principes communs sur lesquels on assure toutes les choses qui passent pour indubitables. »

Ce qui est encore plus indubitable, c'est que, si Gilberte a admiré le raisonnement, elle n'y a rien compris, parce qu'elle « patauge » lamentablement dans le récit qu'elle nous en fait et les explications qu'elle nous donne.

Et quand elle nous raconte comment sa sœur montrait toute jeune ses étonnantes dispositions à rimer et réclamait un livre de vers pour apprendre à lire, elle le dit elle-même « *je fut surprise de cela, parce que ne croyais pas qu'un enfant de cet âge (7 ans) pût discerner les vers d'avec la prose et je fis ce qu'elle souhaitait* ».

Lorsqu'elle parlera des siens, ce sera toujours avec ce ton de surprise, qui évoque irrésistiblement l'image classique de l'effroi de cette poule qui avait couvé des œufs de canard. Ils ne l'entraînent pas même pas ! elle est incapable de suivre ! Jacqueline Pascal l'appelle « *ma fidèle* ». C'est bien ça. Elle leur est dévouée aveuglément toute leur vie, « Marthe » de la famille. Et plus tard elle vouera à leur mémoire un culte touchant, absolu et austère.

Chez de tels gens, à compréhension limitée, l'aus-

térité devient épouvantable. Ce n'est pas Gilberte qui aurait dit, comme Jacqueline, en parlant de l'éducation des enfants : « *Je crois qu'il faut que notre garde continuelle soit faite avec douceur, et une certaine confiance qui leur fasse plutôt croire qu'on les aime, et que ce n'est que pour les accompagner que l'on est avec elles* » ni « *pour les petits enfants il faut encore plus que toutes les autres les accoutumer et nourrir, s'il se peut, comme de petites colombes* », ni encore moins : « *il ne faut pas leur demander des discours si sérieux, ni qu'elles parlent toujours de Dieu !* ». — Un rien offense sa pudeur, et lorsque son frère aura connu la vie brillante et mondaine, dans la période qui s'écoule entre ses deux prétendues conversions, comme le remarque bien Mlle d'Orliac, elle prendra toute sorte de précautions pour nous expliquer ça et elle glisse un peu trop rapidement. — Mais je ne crois pas que ce soit pour nous cacher des choses extraordinaires. — Non ! mais devant cette manière de vivre peu austère, Gilberte pince les lèvres, baisse les yeux, rougit et soupire. Mlle d'Orliac nous a montré dans son livre une estampe ancienne où Pascal est représenté à cette époque dans le riche et flamboyant accoutrement alors à la mode ! C'est le temps où il composa probablement ce fameux « *discours sur les passions de l'amour* », qui semble bien en effet être de lui ! Il apprend peut-être à danser ! Il vit avec son ami de Roannez dans un monde élégant et somptueux, un peu frivole ! Les femmes y mettent leur beauté en valeur ! élégantes !! décolletées !!! coquettes !!!! Croyez-vous que cela ne suffise pas pour scandaliser cette

pauvre Gilberte. — Et Marguerite, qui est encore moins intelligente, se voilera la face, en parlant « *d'horribles attachements* ». C'est en pensant sans doute à quelqu'un de cette sorte que Blaise écrivit : « *Quand il veut faire l'ange, il fait la bête.* »

Voilà bien les caractéristiques, que nous retrouvons tout au long des mémoires de Gilberte : manque d'intelligence, étroitesse d'esprit, austérité rogue et stricte, orgueil de la famille.

Ainsi elle n'a rien compris aux premières armes de son frère dans les mathématiques. — Et là nous nous rangeons volontiers à l'avis de M. Brunschwig : C'est la version de Tallement des Reaux qui a le plus de chances d'être la vraie. — Elle déforme, elle arrange.

Mais chez sa fille ce sera encore bien pis. Avec Strowski « nous la trouverons souvent trompée et trompeuse ». De même que sur la fin de sa vie, elle acceptera, argent comptant, les histoires du diacre Paris, de même c'est elle qui ramassera, Dieu sait où, cette fantastique histoire de la maladie de Blaise à l'âge de un an, aggravée d'invraisemblables et funambulesques sorcelleries.

Il faudra donc toujours nous méfier des histoires de Gilberte qui tient à la gloire de son frère, de sa famille, sans y comprendre grand'chose, et qui brode un peu. Il faudra encore bien plus se méfier de Marguerite Périer, qui cite les dates au hasard, trop précise, se contredisant d'ailleurs, crédule, bornée. Elle est « *inexacte, les souvenirs qu'elle croit précis sont des à peu près, souvent auréolés par sa foi ardente, fortement teintée de jansénisme* ».

D'ailleurs c'est aux environs de sa 80^e année qu'elle commence à écrire ses mémoires, et que le Père Guerrier recueille religieusement les anecdotes qu'elle raconte à ce confident collectionneur sans critique.

On ne relève pas d'accident pathologique chez Gilberte, toutefois ses grossesses semblent avoir été difficiles.— Nous relevons cependant dans une lettre que Blaise Pascal lui adresse et datée de janvier 1643 (c'est la première chronologiquement des lettres de Pascal qui nous soit parvenue) une allusion à une indisposition dont la nature n'est pas précisée. S'agit-il de ses suites de couches de son fils aîné Etienne ? — Elle meurt à 67 ans.

Aux dires de Marguerite Périer, Gilberte eut 5 enfants de Florin Périer qu'elle épouse en 1641.

Etienne Périer, né en 1641, paraît avoir joui d'une assez bonne intelligence, assez cultivé, mathématicien à ses heures, il prend la succession de son père dans sa charge, et se marie en 1677. — Ce serait donc après avoir renoncé à sa vocation sacerdotale, si nous en croyons la lettre de Jacqueline du 24 mars 1661 (édition Faugère). — Il meurt à « *l'âge de 38 ans, le 11 mai 1680, après 14 jours de maladie, regretté de tous ceux qui le connaissaient* ». Il meurt donc relativement jeune, après une courte maladie dont Marguerite nous laisse ignorer la nature.

Jacqueline Périer, née en 1646, morte en 1695, soit à 49 ans. — Elle vécut en religieuse dans sa famille,

sa vocation ayant été contrariée par les persécutions de Port-Royal. Marguerite nous dit seulement d'elle « *elle fût continuellement accablée de maladies et elle était d'une humeur fort sérieuse et assez particulière : elle ne voyait personne, toute son occupation était de lire et de prier.* »

Marguerite, c'est notre narratrice, née en 1646, morte en 1733, âgée de 87 ans. — C'est elle qui vécut le plus longtemps et qui restera seule de la famille, bornée avons-nous dit, austère et crédule. Elle est la miraculée de la Sainte Epine.

Et, à ce propos, quel est le diagnostic exact de son affection : fistule ou tumeur lacrymale ? Les critiques médicaux contemporains n'ont pas tranché la question, que je sache. Dans sa lettre du 29 mars 1656, Jacqueline Pascal raconte à sa sœur :

« Elle avait outre son œil plusieurs autres incommodités qui en procédaient : elle avait deux endroits dans la tête où l'on ne la pouvait presque plus peigner parce que cela répondait là ; et moi-même, il n'y avait que deux jours en regardant son mal il me fit venir la larme à l'œil et je trouvais qu'il recommençait à sentir mauvais. »

Dans la lettre suivante, du 1^{er} mars 1656, elle écrit à la même que MM. Dalancay, Renaudot et Bailleul :

« Tous trois sont témoins qu'elle avait non seulement le coin de l'œil, mais le dessous et la joue visiblement

enflés ; surtout le coin de l'œil l'était beaucoup. Que quand on le pressait il en sortait de la boue n'était qu'on l'eut pressé peu auparavant, en quel cas il ne sortait que de l'eau plus ou moins épaisse, en moins ou plus grande quantité une fois que l'autre, sans règle, mais jamais on ne le pressait sans faire sortir quelque chose, pourvu qu'elle eut demeuré la longueur d'un pater sans le presser. — Lorsqu'on l'avait bien pressé l'enflure ne paraissait plus, mais elle revenait petit à petit en commençant un quart d'heure après, et en deux ou trois heures elle était revenue comme devant ; lorsqu'on le pressait bien, il ne sortait de la boue que par l'œil et par le nez, mais non pas en assez grande quantité pour désempir cette poche qui ne paraissait plus, car elle était fort grosse ; ce qui fit juger à Monsieur Dalancay que sans doute il y avait quelque autre issue par où il s'en déchargeait une partie. Il lui fit ouvrir la bouche et après avoir bien regardé il connût que l'os du nez était percé et qu'une partie de cette ordure entraît dans sa gorge par cette ouverture ; et en effet, sur le champ même, il en tira de toute espèce avec sa spatule, ce qui faisait qu'on ne lui pressait plus son œil sans horreur parce qu'on savait qu'il en coulait autant dans la gorge qu'il en sortait par l'œil. Outre cela il sortait une très mauvaise senteur de son œil et de son nez. Voilà ce qu'il avait vu, il y a environ deux mois, et qu'il lui fit conclure qu'il ne fallait pas différer à y mettre le feu ce printemps, parce que cet os percé ne ferait que se pourrir de plus en plus, et pouvait avoir de si mauvaises suites qu'on ne pouvait quasi me les dire, comme lui faire tomber le nez et pourrir la moitié de la figure. Il ne désespérait pas néanmoins de la guérir par le moyen du feu, mais il n'en assurait point aussi, et assurait qu'il était impossible qu'aucun autre remède humain le pût faire. — Voilà l'état auquel il l'avait vue ; à quoi il faut ajouter que tout cela était encore beaucoup augmenté depuis ce temps-là, de sorte que sa maîtresse m'a dit

aujourd'hui que quand elle la mena toucher la Sainte Relique, elle n'avait nulle pensée de son œil mais qu'elle s'en avisa en la voyant approcher à cause de l'horreur qu'il lui fit, tant il était mal ; et que la douleur qu'on lui faisait en la peignant, était si grande qu'elle lui faisait beaucoup pleurer les yeux, malgré elle. »

Nous noterons en outre que dans ces deux lettres de Jacqueline, la Mère Agnès, puis Dalancay redoutent une rechute possible. Cela pourrait, peut-être, être rapproché de « RECOMMENÇAIT à *sentir mauvais* » et nous indiquerait que l'entourage avait été témoin de variations importantes dans l'état du mal.

Mais nous avons encore le certificat de sept médecins et chirurgiens : Charles Bouvard, Jean Hamond, Isaac et Eusèbe Renaudot, médecins, et Pierre Cresse, Martin Dalancay et Etienne Guillard, chirurgiens, qui disent qu'ils ont :

« ... vu plusieurs et diverses fois, séparément et ensemble, la demoiselle Marguerite Perier, laquelle ils ont trouvée malade et incommodée depuis trois ans et demi, d'un Aegylops ou fistule lacrymale en l'œil gauche de la grosseur d'une noisette, avec intempérie de la peau et inondation, la manière sanieuse sortant par l'œil, le nez et le palais, tellement fétide et puante qu'on était contraint de la séparer des autres pensionnaires, encore qu'elle eût été pansée et traitée pendant dix-huit mois sans aucun bon succès, le mal allant toujours en empirant ; jusqu'à ce que l'ayant derechef visitée depuis trois semaines, immédiatement après les symptômes susdits, lorsque suivant leur résultat on était prêt à y porter les derniers remèdes, ils l'avaient trouvée, séparément et

ensemble, comme ils la trouvaient encore à présent, entièrement guérie, non seulement de la fistule lacrymale, mais aussi de la carie des os, de la puanteur qui l'accompagnait, et de tous les autres accidents qui en étaient inséparables, et comme cette guérison faite ainsi en un instant d'une maladie de cette importance ne peut être qu'extraordinaire, de quelque façon qu'on la veule prendre ils estiment qu'elle surpasse les forces ordinaires de la nature et qu'elle ne s'est pû faire sans Miracle ; ce qu'ils assurent être véritable. »

Ah! plût au ciel que c'eût été Jacqueline et non Gilberte qui nous conte ainsi les accidents de la vie de Pascal, et que les infâmes Purgons qui l'assistèrent à sa dernière maladie et dont les ordonnances nous sont parvenues, eussent été aussi simples, précis et clairs que ces sept-là. — Certain grand médecin de l'époque, qui jugea dédaigneusement les rédacteurs de ce certificat, les traitant de « laquais bottés, qui n'avaient pas étudié » eut pourtant bien pu y prendre modèle, pour ne point rédiger de fumeuses, invraisemblables et stupides ordonnances, dans le genre de celles que nous trouvons rédigées par les Médecins qui soignèrent Blaise Pascal à sa mort (Voir Jovy, Cabanes, J. Navarre).

Ainsi, le diagnostic des Médecins qui ont soigné Marguerite est : fistule lacrymale. — Le Docteur Just-Navarre, après Sainte-Beuve, émet l'idée qu'il s'est peut-être bien agi seulement d'un tumeur lacrymale et pour cela il se base sur cette partie du récit contenu dans la lettre de Jacqueline du 29 mars 1656 :

« Ma sœur Flavie, leur maîtresse (des enfants), qui en était toute proche (du reliquaire), voyant approcher Margot, lui fit signe d'y faire toucher son œil, et elle-même prit la sainte relique et l'y appliqua, sans réflexion néanmoins... Sur le soir ma sœur Flavie qui ne pensait plus à ce qu'elle avait fait entendit Margot qui disait à une de ses petites sœurs : mon œil est guéri ; il ne me fait plus mal. — Ce ne fut pas une petite surprise pour elle. Elle s'approche et trouve que cette enflure du coin de l'œil, qui était le matin grosse comme le bout du doigt, fort longue et fort dure, n'y était plus du tout et que son œil qui faisait peine à voir avant l'attouchement de la relique, parce qu'il était tout pleureux, paraissait aussi sain que l'autre sans qu'il fût possible d'y remarquer aucune différence. — Elle le presse et au lieu qu'auparavant il en sortait toujours de la boue ou au moins de l'eau bien épaisse, il n'en sortit rien non plus que du sien propre... »

Et le Docteur Just-Navarre ajoute : « Voilà, le fait de la guérison ne fût point instantané... Si tout cela avait disparu instantanément à l'attouchement de la relique, Marguerite, ses compagnes ou les sœurs s'en fussent aperçues, soit immédiatement, ou en sortant de la chapelle ou dans la cour de récréation.

« Peut-être ne s'agissait-il que d'une tumeur lacrymale ? Probablement sur l'avis d'un chirurgien de ses amis, Sainte-Beuve a soupçonné qu'il pourrait bien, en effet, ne s'être agi que d'une tumeur lacrymale. Il avait été frappé, comme nous le sommes nous-même, du temps de réflexion qu'a nécessité l'affirmation du fait miraculeux, et du peu d'importance que sœur Flavie attachait tout d'abord au contact de la relique

avec le mal, puisqu'elle ne prit point la peine de s'assurer du résultat immédiat. »

Sept jours plus tard, sur une question de Dalancay, Marguerite dit que « *cela s'en était allé sur le champ* ». C'est pour le Docteur Just-Navarre que Marguerite « est bien aisé d'entrer dans son rôle de miraculée ». Cela n'est pas pour nous étonner de sa part. J'ai dit plus haut ce que je pensais de sa sincérité. Et le Docteur Just-Navarre ajoute encore : « On surprend ici la genèse de la légende de la guérison instantanée. » C'est bien possible !

Incapable de prendre parti, j'ai soumis ces textes au Docteur Jacques Rollet, qui a bien voulu nous donner son avis.

Pour lui il s'est agi d'une dacryocystite avec rétention. Mais la présence de cette tumeur assez volumineuse ne s'accompagna pas d'ulcération de la peau, semble-t-il, car lorsque Jacqueline et les médecins énumèrent les issues du pus à la pression, ils auraient parlé de cette quatrième voie, par où il n'aurait pas manqué de s'épancher — à moins que dans le langage de l'époque, peu précis (les voies lacrymales ne sont pas encore connues) — n'ait été désignée une fistule haute par « *le pus sortait de l'œil* » et qu'en réalité il se soit agi de l'angle interne de l'orbite.

L'abondance du pus qui sort par l'œil et par le nez (car il est évident que le pus qui tombe dans la gorge vient des fosses nasales par le pharynx) donc cette abondance de pus qui sourd à la pression, la douleur vive et irradiée semblerait indiquer au moins un début de nécrose des os.

Et s'il lui fallait rejeter le miracle, pour expliquer cette guérison rapide sinon instantanée par un procédé naturel, le Docteur Jacques Rollet supposerait volontiers que, sous l'influence de cette nécrose progressive, l'os venant à s'effondrer du côté des fosses nasales, les voies lacrymales se sont trouvées brusquement largement drainées par en bas. Et tous les phénomènes, tuméfaction, douleur, etc., disparurent par l'ouverture spontanée de cet abcès. Et il serait curieux s'établir un parallèle entre ce cas et certaines méthodes modernes du traitement chirurgical des dacryocystites avec rétenction.

Je m'excuse de cette longue digression, mais pour une fois où il se rencontre des textes précis, je n'ai pas su résister au plaisir de les analyser. Cette heureuse circonstance, hélas ! ne se renouvellera plus, c'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher d'en profiter.

Le passage par lequel Jacqueline nous apprend que du jour de cette guérison sa nièce ne fut plus appelée Margot mais, respectueusement, Marguerite, signalé par Elie Jaloustre, m'a échappé. Mais ce qui est hors de doute, c'est l'importance qui y fut attribuée par Port-Royal et la famille Pascal. Sauf peut-être par Florin Périer qui le jour de la publication solennelle du miracle s'en va, ce dont Jacqueline se montre très choquée. Quant à Marguerite, exposée aux yeux de la foule, à côté de la relique, peut-être un peu théâtralement, elle en conservera l'attitude de « miraculée » le restant de ses jours. « *Elle demeura là, nous dit Jacqueline, avec autant d'assurance que si c'eût été sa place ordinaire, se levant et s'agenouillant quand il fallait...* »

Il y eut d'autres miracles à Port-Royal qui suivirent, tous ressemblaient à celui-là, quand à l'affection en cause et aux conditions. Mais il demeura le premier, celui qui avait ouvert, en quelque sorte déclenché la série. Port-Royal se fit trop de réclame avec ce miracle. Le Docteur Just-Navarre semble insinuer que cela rendit peut-être Marguerite quelque peu prétentieuse et encline à admettre un peu trop facilement toutes les histoires extraordinaires qu'elle nous racontera. Cette hypothèse serait tellement plausible.

Lorsque le vingt-trois avril 1661, elle eut quitté Port-Royal avec les autres pensionnaires, par ordre du roi, nous avons vu qu'elle avait pu être sa vie : religieuse sécularisée malgré elle, ainsi que sa sœur.

Ainsi que l'établit son testament, elle mourut le 14 avril 1733, âgée de 87 ans, après être restée 15 ans « *percluse des jambes en sorte qu'elle était obligée de garder la maison; ne sortant que les fêtes et dimanches, portée dans une chaise.* » Elle resta obstinément janséniste. Sans critique elle admit le diacre Paris, parce qu'il se réclamait du jansénisme.

Le quatrième enfant, c'est Louis Périer, né en 1651, mort en 1713, à 62 ans. C'est certainement le plus bête de tous. Il ne fallut rien moins que son oncle Blaise pour lui apprendre à lire. Il dut mettre à l'épreuve sa fameuse méthode et elle ne dut pas être de trop. Mais Marguerite nous parle des « *fréquentes maladies de son enfance... jusqu'à l'âge de 10 ou 11 ans.* » Il mourut chanoine à Clermont. Lui et sa sœur Marguerite passèrent leurs dernières années ensemble. C'est lui qui a recueilli et catalogué les manuscrits originaux

des « Pensées » dans l'état où ils sont à la Bibliothèque Nationale.

Le cinquième c'est Blaise, né en 1654, mort le 15 mars 1784, « *âgée de trente ans et 7 mois* ». Marguerite Périet nous dit : « *Sa vie et sa mort ont été des plus édifiantes.* » Du point de vue qui nous intéresse, c'est là maigre renseignement !

De cette famille nous avons réservé Florin Périet pour la fin. Lui et Gilberte étaient cousins issus de germains, il est donc de parenté assez lointaine pour Pascal. Il meurt subitement à 67 ans, il avait été malade « *trois mois avant sa mort* », et Marguerite n'est pas plus explicite. Il était infiniment plus intelligent que tous les autres Périet. « *Conseiller à la Cour des aides à vingt et un ou 22 ans* », il devait beaucoup aux Pascal. Le jeu des influences est de tous les temps et les influences d'Etienne Pascal avaient particulièrement joué en sa faveur. Il l'avait appelé près de lui à Rouen. Il le maria à sa fille et lui fit sa situation, comme on dit de nos jours. Il fut l'ami de Blaise, qui lui confia ses expériences au Puy-de-Dôme, ce dont il s'acquitta fort bien. Nous le retrouvons encore au moment des Provinciales aux côtés de Blaise; et Marguerite Périet nous raconte une plaisante histoire dans laquelle ils se gaussent de deux Pères jésuites.

Nous ne nous poserons pas le problème des mariages consanguins à propos de celui-ci entre cousins issus de germains. D'abord la parenté des deux époux est assez éloignée et je ne pense pas que ce soit cette

expérience qui fit refuser un mariage par Etienne Périér « *à cause de la parenté* ».

D'autre part, si les fruit de cette union sont parfois un peu bornés, nous avons vu qu'ils avaient de qui tenir. Donc, les méfaits de l'union consanguine ne se sont pas fait sentir ici, si tant est qu'ils se fassent sentir quelquefois, ce dont on peut justement douter.

Si les enfants Périér furent peu ou prou maladifs, sans doute ont-ils hérité cela de leur grand-mère maternelle, morte à 28 ans, nous ne savons de quoi, après avoir donné le jour à 4 enfants dont un, mort « *sitôt après son baptême* ». J'ai été fort surpris de trouver sous la plume du Docteur Binet-Sanglé, que Antoinette Bégon, épouse d'Etienne Pascal, avait eu six enfants, un premier mort en bas-âge, un deuxième, Gilberte, un troisième et un quatrième, Blaise et Jacqueline, et enfin un cinquième et sixième, morts en bas-âge. Où le Docteur Binet-Sanglé s'est-il renseigné ? Un seul texte parle de six enfants, le recueil d'Utrecht, et il n'en nomme que quatre. Marguerite, qui n'en est ni à une précision, ni à une erreur près, marie sa grand-mère en 1618, cite 4 enfants et fait mourir le premier en 1619 « *aussitôt après son baptême* ». M. Gonod, dans ses recherches sur la « maison où est né Pascal », a découvert l'acte de baptême de ce premier enfant, c'est une fille, Anthonia, née en 1617. Le mariage d'Etienne Pascal et d'Antoinette Bégon selon M. Brunschwig aurait été sans doute 1616. Mais tous sont d'accord pour faire naître Gilberte en 1620, Blaise 1622, et Jacqueline 1625. An-

toinette Bégon mourut en 1626 (Brunschwicg — acte de décès). Dans ces conditions et placés dans l'ordre que dit le Docteur Binet-Langlé, les deux derniers seraient morts en effet en assez bas-âge. Je crois que le Docteur Binet-Sanglé tenait à ce que Mme Pérrier ait eu six enfants, parce que trois morts en bas-âge sont plus impressionnants dans une observation qu'un seul. Mais alors qu'il les place au moins entre Antonia et Gilberte et entre Gilberte et Blaise. Là il y avait de la place! Nous ne pouvons en tout cas affirmer qu'un seul enfant mort en bas-âge, Antonia, et souvenons-nous que « vouloir être plus précis quand on n'en a pas les moyens est une faute ».

On pourrait en dire autant en ce qui concerne la mort précoce de Mme Pascal. Il est certain que 28 ans n'est pas un âge décent pour mourir. Faut-il pour cela affirmer la tuberculose? Ce serait résoudre bien rapidement et bien simplement le diagnostic de la mort précoce. Ce qu'il y a de sûr, c'est que mariée à 19 ans, Antoinette Bégon eut 4 enfants, dont le premier vécut fort peu, et qu'elle mourut à 28 ans. Et nous ne voyons pas plus à dire qu'elle est morte de tuberculose ou de suite de couches, qu'à prétendre d'elle « féminine douceur, malade tendresse, elle eut appauvri gêné ses personnages cornéliens... Qu'eût fait cette colombe avec ces oiseaux de proie? Elle ne servit qu'à jeter, sans doute, sur sa famille ce rayon d'art qui illumine les écrits du fils, l'inspiration jaillissante de la cadette... Elle disparut vite, emportant le sourire de cet aride foyer ».

Et maintenant, passons aux trois principaux membres de cette famille, Etienne Pascal, Auvergnat de vieille souche, robuste de corps et de cœur, qui fit des deux autres ce qu'ils furent. Jacqueline Pascal, l'admirable religieuse, digne sœur de notre héros, Blaise Pascal.

Mais avant de quitter les Périer, nous relèverons une particularité, qu'ils ont d'ailleurs en commun avec les Pascal : un esprit pratique remarquable, un sentiment très net de leurs intérêts que ne leur fait pas oublier leur mysticisme, et qui vit même en très bonne compagnie avec lui. Le Docteur Just-Navarre faisait remarquer que les Lyonnais avaient eux aussi cette « qualité ». Quand je vous le disais !

**L'enfance
de Blaise Pascal.
Son père Etienne
et sa sœur Jacqueline.**

Ces trois là: Etienne, Blaise et Jacqueline sont inséparables, il y a entre eux une étroite parenté intellectuelle, qui est impossible de dissocier.

Etienne Pascal s'occupa étroitement de l'éducation de ses enfants et surtout de celle de Blaise et de Jacqueline. D'ailleurs, jamais aucun des trois n'eut d'autre précepteur et pas plus Gilberte que Jacqueline n'ont rien à envier à leur frère de ce côté-là. Si Gilberte est restée au-dessous du niveau des deux autres, il n'en faut accuser que son intellect tellement moins puissant.

Etienne Pascal s'appliquera tout entier à cette tâche, se défaisant de sa charge de Président à la Cour des aides de Montferrand et de ses biens en Auvergne.

En 1638, pour la première fois, à la suite de l'Affaire des rentes sur l'Hôtel de Ville, il doit se séparer de ses enfants. En dépit des calculs fantaisistes de Marguerite Périer, Blaise avait donc à ce moment 15 ans. Nous pouvons donc dire que, durant toute son enfance, il fut soumis à la robuste et merveilleuse dis-

cipline intellectuelle de son père, et cette surveillance jalouse, ces soins minutieux, ce guide paternel manqueront précisément au jeune Pascal au moment où il aborde l'adolescence. A ce même moment, Jacqueline a 13 ans et Gilberte 18 ans. Cette date de 1638 nous semble donc importante dans la vie de Pascal. C'est la fin de son enfance, et c'est là aussi que se termine la période vraiment active et continue de l'éducation qu'il reçut de son père.

A lire les mémoires de Gilberte et de Jacqueline, ainsi que le recueil d'Utrecht et les manuscrits du Père Guerrier, on voit rapidement que l'enfance de Blaise présente comme caractéristiques : premièrement, cette histoire funambulesque d'une extraordinaire affection de la première ou de la seconde année, et deuxièmement et surtout sa remarquable précocité intellectuelle, servie par cette éducation admirable que lui donne un père supérieur.

J'ai dit pourquoi je n'accordais au récit de Gilberte qu'une confiance modérée: elle est légèrement bornée, très étroite d'esprit. Dans son austérité janséniste et intransigeante, elle peuple le monde d'ignominies, et, même la gaieté, l'exubérance lui paraissent péchés. D'autre part, Pascal c'est le grand homme de sa famille ; elle a besoin de l'accaparer. Chez ces jansénistes qui ont renoncé au monde on retrouve donc cette manie lyonnaise d'étaler ses liens de parenté avec les gens en vue, à faire savoir qu'on est des leurs.

Ah! décidément, je tiens à mon idée : je vous répète que Gilberte et ses filles auraient pu être d'Ai-

nay, au sens que nous avons précisé. Mais chez un témoin, en ces sortes d'affaires, ce n'est vraiment pas une qualité. C'est plutôt une gêne. J'espère, présomptueusement sans doute, que ma qualité de Lyonnais me permettra cependant, grâce à l'expérience qu'elle m'a fait acquérir de ce genre d'esprit, de lire suffisamment entre les lignes pour ne pas trop errer.

Quant aux écrits de Marguerite Périer, et à ses succédanés : les manuscrits du Père Guerrier et le recueil d'Utrecht, ils nous promèneront bien souvent, le plus souvent, hélas ! en plein roman, à cent lieues de la réalité. Elle, plus que tout autre, nous permettra de mesurer l'exactitude de ce que disait le Docteur Toulouse : « ...Vouloir être plus précis quand on en n'a pas les moyens, c'est une faute ». Et cette faute, Marguerite la commettra souvent. Elie Jaloustre nous a tracé une esquisse de ce que fut cette vieille fille quatre-vingts ans, retirée dans Clermont, berceau de ses aïeux. Entourée des derniers fidèles à Port-Royal, la vieille garde, celle qui ne se rend pas, et qui est en sainte adoration devant celle qui connut l'époque resplandissante et héroïque du Jansénisme, la « *miraculée* », la nièce du fameux Pascal. Tisonnée par eux, elle ne peut pas avoir l'air d'oublier, — elle doit se redresser — « ...de mon temps... J'ai vu ça... ». **Toute** jeune, nous l'avons vu, lors de son miracle, elle avait été habituée à la pose. Elle continue. Et pieusement le Père Guerrier recueille tout : les dates qui ne sont plus bien précises dans cette mémoire — à 80-85 ans, elle en a bien le droit — des choses exactes, et des ragots de vieille femme, des histoires de commère...

Eh bien ! justement cette histoire de la maladie de la première année, nous semble pour une bonne part une de ces histoires extraordinaires, comme on en entend raconter par les vieilles femmes, aujourd'hui encore. Je comprends, à la rigueur, qu'un érudit, un lettré, un rat de bibliothèque puisse se laisser prendre à ces petites histoires. Cette sorcière à l'orée de la vie de Pascal, c'est poétique et symbolique en harmonie avec son génie étrange et sa destinée tragique.

Il est si difficile à comprendre. Fou ! ce serait si commode ! plus besoin de chercher à comprendre, plus de cet effort épuisant et bien souvent impuissant : il est incompréhensible. Les pensées... un délire morbide jeté sur des bouts de papier par un pauvre fou.

Eh bien oui ! un homme qui ne connaîtrait la vie que dans les livres serait excusable de « marcher ». Mais d'un médecin comme l'était, comme devait l'être Lélut, c'est un peu gros. Il suffit d'avoir pratiqué, même un tout petit peu, d'avoir interrogé quelques malades, pour être entraîné à entendre de ces histoires invraisemblables au moment où ils racontent leurs antécédents personnels et familiaux. Oh ! combien souvent on entend de ces contes fantastiques, avec l'exposé de traitements funambulesques, appliqués sur les conseils d'une vieille femme du patelin, et presque toujours avec succès. Eh ! pardieu ! sans cela, le patient ne serait pas là ! La bonne nature l'a guéri malgré la vieille femme reliquat atténué des sorcières d'antan.

D'ailleurs, hors de l'hôpital, dans un monde parfois d'un niveau social assez élevé, n'avez-vous ja-

mais entendu compter l'histoire d'une maladie arrivée à l'un des interlocuteurs, où il mêle les explications, parfois, il faut bien le dire, un peu fantaisistes, du médecin traitant, et toujours mal comprises, mêlées de notions extraordinaires que n'importe qui peut puiser dans la lecture mal digérée des articles de vulgarisation de la quatrième page des grands quotidiens. Ajoutez-y souvent des histoires de cure « par remèdes de bonne femme » (oh ! là, il ne faut pas dire : bonne fame), ou par des thaumaturges au rabais. Et couronnez le tout par l'exposé de la théorie médicale personnelle du monsieur ou de la dame en question. Eh bien ! êtes-vous sûrs de n'avoir jamais entendu, dans de telles conditions, des choses au moins aussi extraordinaires que celles-ci :

« C'est une histoire tout à fait étrange que celle que Madame Périer nous a contée sur son frère. Il n'avait encore que deux ans lorsqu'il tomba dans la plus étrange maladie du monde. Il ne pouvait voir l'eau ni d'autres liqueurs ; il ne pouvait souffrir son père et sa mère ensemble, quoiqu'il vît fort bien l'un et l'autre séparément. — Il était sec comme les enfants qui sont en chartre, de sorte que l'on n'en attendait plus que la mort.

« Un mal si extraordinaire fit dire à plusieurs qu'il était ensorcelé et le bruit en tomba sur une vieille femme à qui l'on faisait charité dans la maison et à qui la nourrice l'avait fait porter quelques fois. Le bruit en fut si grand, qu'enfin M. Pascal le père désira de s'en éclaircir. Il tire à part cette femme, la menace de la mettre en justice si elle ne guérit son fils, et lui commande de le faire sans nouveau sortilège. La vieille, après s'en être excuser le promet ; mais demanda une autre chose pour la faire mourir (parce que le sort était à la mort) au lieu

de lui. — Il lui voulut donner un cheval, mais elle se contenta d'un chat, et comme elle en emportait un, elle fut rencontrée par des personnes qui la querellèrent dans la montée, de sorte qu'étant épouvantée, elle jeta ce chat par la fenêtre qui était assez basse et néanmoins il tomba roide mort.

« Ensuite elle alla choisir dans le jardin quelques herbes assez communes qu'elle mêla avec de la farine et en fit ainsi une espèce de gâteau qu'elle fit mettre sur le nombril de l'enfant.

« Aussitôt qu'on le lui eut mis, il tomba en une léthargie dans laquelle on le crût mort ; les médecins y étant appelés le jugèrent mort. Il n'y eut que le père qui y étant survenu empêcha qu'on ne l'ensevelit, et qui soutint qu'il n'était pas encore mort. Quelque temps après, cette vieille femme va heurter à la porte ; le père ayant su que c'était elle y courut et ne put s'empêcher de la frapper. Elle, sans s'étonner, lui dit qu'il avait raison de la battre, parce qu'elle avait oublié de lui dire ce qui devait arriver ; mais qu'elle l'assurait que son fils n'était pas mort et qu'il serait dans cet état jusques à minuit et qu'ensuite on le trouverait guéri. On attendit doncque à ce temps-là, soutenant toujours que l'enfant n'était point mort. Enfin deux heures après minuit, il commença à se réveiller, vit son père et sa mère ensemble sans effroi, ce qui témoigna qu'il était guéri. Il eut néanmoins encore quelque peur de l'eau ; mais peu de temps après, il se jouait avec de l'eau, et dans quatre ou cinq jours il fut tellement remis qu'il ne paraissait pas avoir été malade.

« La vieille femme avoua qu'elle avait été portée à l'ensorceler, parce qu'ayant prié M. Pascal le père de solliciter pour elle dans une affaire qui était injuste, il refusa de le faire.

« Madame Pérrier fit ce récit au Ménil, le 14 août 1661. »

Je donne ce texte, quoique moins pittoresque parce que beaucoup plus court que le passage correspondant, et bien connu, du mémoire de Marguerite Pèrier sur la voie de Blaise Pascal, et dont évidemment, et dès la première lecture, ce texte-ci, apparaît comme un résumé maladroit. Nous retrouvons les mêmes expressions, les mêmes détails à quelques infimes variations près. Et c'est pourquoi malgré que ce second récit soit attribué à Gilberte, et qu'on y mette une certaine précision, je n'hésiterais pas, pour ma part, à considérer son origine comme étant Marguerite. D'ailleurs, le Père Guerrier nous dit avoir tiré cela « *d'un recueil de différentes histoires, qui est dans la bibliothèque des P.P. de l'oratoire de Clermont* », or nous savons que ces manuscrits, c'est Marguerite qui leur en fit don.

Si, en maintes circonstances, Gilberte fit preuve d'une réserve que Mlle d'Orliac n'a pas manqué de lui reprocher, Marguerite, au contraire, nous apparaîtra bien souvent atteinte de l'incontinence de la plume et du verbe. Elle aime préciser les détails. Par exemple, elle donne les dates avec minutie... mais elle les donne de travers.

Les variantes du mémoire sur Blaise Pascal sont infimes, avons-nous dit. Dans le mémoire, Marguerite précise que cette affection débute à un an et que « *tout cela dura plus d'un an* ». Elle nous décrit l'incrédulité au début d'Etienne Pascal et d'Antoinette Bégon. Nous négligerons les détails de la discussion entre Etienne Pascal et la sorcière sur le choix de l'être à sacrifier. Passons sur le second chat qu'Etien-

ne Pascal fournit ou ne fournit pas, et sur la petite fille que l'apothicaire prête à la sorcière pour aller cueillir des simples le lendemain matin. Mêmes détails jusqu'au moment où Blaise revient à la vie, mais ici :

« Enfin entre minuit et une heure, plus près d'une heure que de minuit, l'enfant commença à bâiller; cela surprit extraordinairement : on le prit, on le réchauffa, on lui donna du vin avec du sucre, il l'avala, ensuite sa nourrice lui présenta le tétou qu'il prit sans donner néanmoins de marque de connaissance et sans ouvrir les yeux; cela dura jusqu'à six heures du matin, qu'il commença à ouvrir les yeux et à connaître quelqu'un. Alors voyant son père et sa mère l'un près de l'autre, il se mit à crier comme il avait accoutumé, cela fit voir qu'il n'était pas encore guéri, mais on fut au moins consolé de ce qu'il n'était pas mort, et environ six ou sept jours après il commença à souffrir la vue de l'eau. Mon grand-père, arrivant de la messe, le trouva qui se divertissait à verser de l'eau d'un verre dans l'autre entre les bras de sa mère; il voulut s'approcher mais l'enfant ne le put souffrir, et peu de jours après, il le souffrit, et en trois semaines de temps cet enfant fut entièrement remis dans son embonpoint. »

Que faut-il retenir de toute cette histoire que nous raconte cette vieille fille octogénaire ? Peu de choses, à mon avis. Elle est suspecte. Nous avons vu qu'en fait, Gilberte n'en dit rien; les deux seuls textes en cause nous viennent trop visiblement par l'intermédiaire de Marguerite.

L'histoire de la sorcière s'élimine toute seule; et malgré tout notre désir d'être à la mode, nous ne

nous attarderons pas à faire du freudisme à propos de ce caprice de gamin qui ne veut pas laisser son père et sa mère s'embrasser. Si vraiment Blaise a présenté cette particularité, les manœuvres de la sorcière n'ont été pour rien dans sa guérison, pas plus que ne l'auraient été des manœuvres psychanalytiques. Mieux dut faire une bonne correction ! Vis-à-vis de l'hydrophobie, nous adopterons la même attitude et pour des raisons analogues.

Il reste possible que Pascal ait été gravement malade entre un et deux ans. Se basant sur l'expression « *tomber en chartre* », le Docteur Just-Navarre en déduit qu'il s'agit du carreau. Remarquez que sa démonstration est uniquement basée sur des définitions de dictionnaires. Compte tenu de la grande variation de sens qu'ont subie les mots techniques médicaux, et même les mots usuels, il n'est pas sûr que les appellations d'alors aient désigné les mêmes choses. Aussi il nous paraît plus prudent d'être moins précis, de ne tenir compte que de ce que dit l'un de ces dictionnaires : « *Ce mot est synonyme d'esthésie, de consomption* », de le rapprocher des expressions du manuscrit des P.P. de l'Oratoire : « *Il était sec comme les enfants qui sont en chartre* » ; et, très prudemment, nous concluerons que Pascal a, peut-être bien, eu entre sa première année et sa deuxième année une grave maladie, qui mit sa vie en danger et toucha profondément son état général, d'où, sans doute, une hypothersie. Sans plus ! Le Docteur Roux fait remarquer qu'elle ne semble pas avoir eu de retentissement sur le reste de l'enfance de Blaise Pascal.

Mais ce qui caractérise l'enfance de Pascal, beaucoup plus que cette affection probable du jeune âge, c'est sa précocité intellectuelle, qu'il partage avec sa sœur Jacqueline, et qui fut servie par la remarquable éducation qu'il reçut de son père.

Relisons toujours avec les mêmes précautions ce qu'a écrit Gilberte Pascal ; chaque terme, chaque mot y a son importance.

« Dès que mon frère fut en âge qu'on lui pût parler, il donna les marques d'un esprit extraordinaire par les petites réparties qu'il faisait fort à propos, mais encore plus par les questions qu'il faisait, sur la nature des choses, qui surprenait tout le monde. Ce commencement qui donnait de belles espérances, ne se démentit jamais, car à mesure qu'il croissait, il augmentait toujours, en force de raisonnement, en sorte qu'il était toujours au-dessus de son âge.

« Cependant ma mère étant morte dès l'année 1626, que mon frère n'avait que trois ans, mon père se voyant seul s'appliqua plus fortement au soin de sa famille; et comme il n'avait point d'autre fils que celui-là, cette qualité de fils unique et les grandes marques d'esprit qu'il reconnut dans cet enfant lui donnèrent une si grande affection pour lui qu'il ne put se résoudre à commettre son éducation à un autre, et il se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il a fait, mon frère n'ayant jamais entré dans aucun collège et n'ayant jamais eu d'autre maître que mon père.

« En l'année 1631, mon père se retira à Paris, nous y mena tous, et y établit sa demeure. Mon frère qui n'avait que huit ans, reçut un grand avantage de cette retraite, dans le dessein que mon père avait de l'élever; car il est sans doute qu'il n'aurait pas pu prendre le même soin dans la province où l'exercice de sa charge et les

compagnies continuelles qui abordaient chez lui l'auraient beaucoup détourné : mais il était à Paris dans une entière liberté ; il s'y appliqua tout entier, et il eut tout le succès que purent avoir les soins d'un père si intelligent et aussi affectionné qu'on le puisse être.

« Sa principale maxime dans cette éducation était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage, et ce fut pour cette raison qu'il ne voulut point commencer à lui apprendre le latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fit avec plus de facilité.

« Pendant cet intervalle il ne le laissait pas inutile, car il l'entretenait de toutes les choses dont il le voyait capable. Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues ; il lui montrait comme on les avait réduite en grammaires sous de certaines règles ; ce que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer ; et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays à un autre.

« Cette idée générale lui débrouillait l'esprit, et lui faisait voir la raison des règles de la grammaire ; de sorte que quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait, et il s'appliquait précisément aux choses à quoi il fallait le plus d'application.

« Après ces connaissances, mon père lui en donna d'autres il lui parlait souvent des effets extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon et d'autres choses, qui surprennent, quand on les considère. Mon frère prenait grand plaisir à cet entretien, mais il voulait savoir la raison de toutes choses ; et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas, ou qu'il disait celles qu'on allègue d'ordinaire, et qui ne sont à proprement parler que des défaites, cela ne le contentait pas, car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le vrai du faux, et on peut dire que toujours et en toutes choses, la vérité a été le

seul objet de son esprit puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance. Ainsi dès son enfance il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment; de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même et quand il s'était attaché à quelque chose, il ne la quittait point, qu'il n'en eût trouvé quelque'une, qui le pût satisfaire. Une fois entr'autres quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eût mis la main dessus, cela s'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné.

« Son génie à la géométrie commença à paraître lorsqu'il n'avait encore que douze ans, par une rencontre si extraordinaire qu'il me semble qu'elle mérite d'être conter en particulier.

« Mon père était homme savant en les mathématiques, et avait l'habitude par là avec tous les habiles gens en cette science, qui étaient souvent chez lui; mais comme il avait dessein d'instruire mon frère dans les langues, et qu'il savait que la mathématique est une science qui remplit et qui satisfait beaucoup l'esprit, il ne voulut point que mon frère en eût aucune connaissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour la latine et les autres langues dans lesquelles il voulait le perfectionner. Par cette raison il avait serré tous les livres qui en traitaient, et il s'abstenait d'en parler avec ses amis en sa présence; mais cette précaution n'empêchait point que la curiosité de cet enfant ne fût excitée, de sorte qu'il priait souvent mon père de lui apprendre la mathématique, mais il le lui refusait, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettait qu'aussitôt qu'il saurait le latin et le grec, il la lui apprendrait. Mon frère

voyant cette résistance lui demanda un jour ce qu'était cette science, et de quoi on y traitait : mon père lui dit en général que c'était le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, et en même temps il lui défendit d'en parler d'avantage et d'y penser jamais. Mais cet esprit qui ne pouvait demeurer dans ces bornes dès qu'il eût cette simple ouverture, que la mathématique donnait des moyens de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela à ses heures de récréation ; et étant seul dans une salle où il était accoutumé à se divertir, il prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant, par exemple, le moyen de faire un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux, et les autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul ; ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père de lui cacher toutes ces choses était grand, il n'en savait même pas les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions ; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi des autres. Après ces définitions, il fit des axiomes, et enfin il fit des démonstrations parfaites ; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa les recherches si avant qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendit ; il le trouva si fort appliqué, qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait été faite, ou le père de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du père fut bien plus grande, lorsque lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui dit qu'il cherchait telle chose qui était la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Mon père lui demande ce qui l'avait

fait penser à chercher cela : il dit que c'était qu'il avait trouvé telle autre chose ; et sur cela lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelque démonstration qu'il avait faite ; et enfin, en se rétrogradant et s'expliquant toujours par les noms de ronds et de barres, il en vint à ses définitions et à ses axiomes.

« Mon père fut si épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie, que sans lui dire un mot il le quitta, et alla chez M. Le Pailleur, qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté et le pria de ne pas celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui répondit : « Je ne pleure pas d'affliction mais de joie. « Vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils « la connaissance de la géométrie, de peur de le détour-
« ner de ses autres études : cependant, voici ce qu'il a fait. » Sur cela il lui montra tout ce qu'il avait trouvé, par où on pouvait dire en quelque façon qu'il avait inventé les mathématiques. M. Le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon père l'avait été, il lui dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit et de lui cacher encore cette connaissance ; qu'il fallait lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

« Mon père ayant trouvé cela à propos, lui donna les *Eléments* d'Euclide pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit et les entendit tout seul, sans avoir besoin jamais d'aucune explication ; et pendant qu'il les voyait, il composait et allait si avant qu'il se trouvait régulièrement aux conférences qui se faisaient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages ou pour examiner ceux des autres. Mon frère y tenait fort bien son rang tant pour la production, que pour l'examen ; car il était de ceux qui y portaient le plus souvent des choses nouvelles. On voyait

souvent aussi dans ces assemblées-là des propositions qui étaient envoyées d'Italie, d'Allemagne et d'autres pays étrangers, et l'on prenait son avis sur tout avec autant de soin que de pas un des autres; car il avait des lumières si vives, qu'il est arrivé quelques fois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étaient aperçu. Cependant il n'employait à cette étude de géométrie que ses heures de récréation; car il apprenait le latin sur des règles que mon père lui avait faites exprès. Mais comme il trouvait dans cette science la vérité qu'il avait si ardemment recherchée, il en était si satisfait, qu'il y mettait son esprit tout entier; de sorte que pour peu qu'il s'y appliquait, il y avançait tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un Traité des Coniques qui passa pour un si grand effort d'esprit, qu'on disait que depuis Archimède on n'avait rien vu de cette force. Les habiles gens étaient d'avis qu'on les imprimât dès lors, parce qu'ils disaient qu'encore que ce fût un ouvrage qui serait toujours admirable, qui l'avait inventé n'avait encore que seize ans, cette circonstance ajouterait beaucoup à sa bonté : mais comme mon frère n'a jamais eu de passions pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela; et ainsi cet ouvrage n'a jamais été imprimé. Durant tous ces temps-là, il continuait toujours d'apprendre le latin et le grec; et outre cela, pendant le repas, mon père l'entretenait tantôt de la logique, tantôt de la physique et des autres parties de la philosophie; et c'est tout ce qu'il en apprit, n'ayant jamais été au collège, ni eu d'autres maîtres pour cela non plus que pour le reste. Mon père prenait un plaisir tel qu'on le peut croire de ces grands progrès que mon frère faisait dans toutes les sciences, mais il ne s'aperçut pas que les grandes et continuelles applications dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé. »

Il importait que soit faite cette trop longue citation. C'est un morceau capital. C'est autour de lui que se sont faites toutes les études et toutes les légendes sur l'enfance de Pascal.

Le fait le plus éclatant de cette série de prodiges que nous conte Gilberte de son ton compassé, c'est « *l'invention* » de la géométrie par son frère. Que de pages éloquentes, sur le ton admiratif, nous a valu ce récit de Mme Périer.

Avant d'aller plus avant, remarquons d'abord que cette description de la prodigieuse enfance de Blaise Pascal est comprise dans la première partie de cette « *Vie* » édifiante. Avec un louable souci d'émerveiller et de confondre les libertins, Gilberte nous a donné une esquisse toute en contrastes. Trois parties bien distinctes : la jeunesse et ses dons de toutes sortes qui la comblent, l'intelligence, la gloire, etc..., puis viennent les premiers maux, le premier appel de Dieu, auquel la tentation l'arrache pour le rejeter dans le monde — et enfin, merveilleux et sublime, le second appel de Dieu, qui atteint l'enfant prodigue au milieu des coupables divertissements du monde, il l'entend, il l'écoute, il renonce et se soumet. Mais à quoi renonce-t-il ? Et pour nous bien montrer la grandeur de ce sacrifice, elle insiste sur ce qu'il abandonne. C'est à cela que nous devons cette trop prodigieuse enfance. Un doute pouvait déjà venir là-dessus, à considérer l'ensemble de cette vie, et y rapporter les lettres de Jacqueline et de Blaise. Pascal nous y apparaissait d'une vie plus simple et moins austère, de cette austérité rigide, sans grâce, sans élégance d'âme,

sans douceur et sans finesse d'esprit, sans intelligence. Et pour tout dire, nous ne retrouvions plus le Blaise Pascal des « *Pensées* » et de toute son œuvre dans ce Blaise que nous livrait sa sœur et qu'elle avait un peu trop fait à son image. Non ! Si Pascal vint au renoncement — et nous verrons plus loin par quelles voies, à mon avis, cela se dut faire — ce renoncement n'eut, sans doute, jamais cette morgue ostentatoire, comme nous sommes bien sûrs que son austérité n'eut jamais cette froideur, cette sécheresse, auxquelles s'applique Gilberte. Dans cette fin de sa vie, il y a des éclairs fulgurants, qui nous prouvent bien que ce renoncement ne fut pas total : il renonce à ce monde comme fin, comme but, parce qu'il en a sondé l'infinie vanité ; de même, il renonce à la science, comme unique et principale étude, il la relègue au presque dernier plan de ses préoccupations, parce qu'il sait qu'elle ne lui donnera pas la solution de ce problème qu'il se pose avec angoisse : celui de notre existence et de notre destinée. C'est parce que Gilberte, ainsi que nous l'avons vu, est la seule bornée de cette admirable famille, qu'elle nous a transmis cette histoire où elle nous montre encore une fois de plus qu'elle n'y a rien compris, rien compris à cette admirable pensée qui conduit Pascal au renoncement, rien compris à la lutte que Pascal soutient contre sa nature pour la dompter et qu'il dompte. Nous n'en aurions rien su par Mme Périer, si nous n'en trouvions les traces, les reflets, les éclats dans ses œuvres, dans ses lettres, dans ses « *Pensées* ». D'intelligence médiocre, Gilberte a des passions médiocres et cela la conduit à

une piété médiocre. Austère strictement, sa vie s'écoulera médiocre, et elle demeurera scandalisée par ses ardeurs, ses violences, cette vitalité de l'âme de Pascal. Et c'est pourquoi, par désir d'édifier ses contemporains, et aussi pour ne rien diminuer de la gloire de son frère, dont elle sent bien qu'il en rejaillit un peu sur elle, elle tait ce qu'elle ne comprend pas, et qui, pour cela même, lui semble scandaleux. Soyez assurés que, si Blaise Pascal n'avait pas été son frère, elle l'eût, elle aussi, traité de fou, parce que médiocre comme nous la connaissons, elle n'eût pu que se ranger à cet avis. Nous la comparions tout à l'heure à une poule qui a couvé des canards. S'il n'y avait pas impossibilité majeure, nous la comparerions, plus volontiers encore, à une poule qui serait née, seule de son espèce, parmi une couvée de canards, et couvée par un canard ! Ce dernier point rend la comparaison impossible, qui, sans cela, serait si exacte. Car nous verrons, au cours de ce chapitre, combien ce père qui a « couvé » sa famille était loin d'elle et combien difficilement elle le comprend. Elle répète ses propos aussi fidèlement que possible. Elle a retenu ses principes, qu'il a répétés bien des fois, sans doute, et qu'elle répète immédiatement ; mais quand il faut passer aux explications !... pour son père, comme pour son frère, elle « patauge » !

Mais revenons au fait saillant du passage de la « Vie » qui nous occupe ici : l'invention des mathématiques par le jeune Pascal.

Cela fut admis ainsi, sans contestation, jusqu'au jour où M. Brunschwig la compara à « l'historiette »

de Tallemant des Réaux. La différence était notable : le jeune Blaise, selon ce dernier, avait appris les six premiers livres d'Euclide, tout seul, en cachette, le « *premier en une après dîner et les autres en moins de temps à proportion* ». Et M. Brunschwieg insistait sur ce qu'ainsi Blaise Pascal nous paraissait plus compréhensible, plus près de nous, moins extraordinaire, pour se décider en faveur de cette nouvelle version, qui laissait cependant à Pascal une incontestable supériorité d'intelligence et d'assimilation. Notons, en passant, que, parcourant rapidement les « Historiettes » de Tallemant, celle qui nous occupe m'a paru être la seule qui ne contienne pas, ou ne soit pas un « éreintement ». Et je vous prie de croire qu'il y excelle ! C'est même dans le cas présent, le récit véritablement d'un admirateur.

Mais cet argument que faisait valoir M. Brunschwieg et qui ressemble assez au passage de Dewart et Marguerite Janin, que nous avons déjà cité, semblait trahir (je dis bien : semblait) de la part de son auteur d'un essai d'adaptation consistant à rabaisser Pascal pour avoir soi-même moins à monter.

Beaucoup pensèrent que M. Brunschwieg avait tort, parce qu'il allait à l'encontre de ce qu'on avait l'habitude d'entendre dire et de dire à ce sujet (c'est bien une raison suffisante pour la plupart). D'autres, avec M. Mauriac, faisaient remarquer que le vrai n'est pas toujours vraisemblable : « La vraisemblance est du côté de Tallemant ; mais, en ce qui concerne Pascal, c'est peut-être l'invraisemblable qu'il faut croire. »

Alors apparaît l'argument que tous les tenants de

la version de Mme Périer répèteront et qui va nous mettre sur la voie, mais cette voie nous mènera tout droit à dire que M. Brunschwig a raison, en ce sens que la version de Tallemant est celle qui a le plus de chances d'être le plus près de la vérité. Cet argument est de M. Strowski. Pour lui, Pascal ne sait pas assez de latin pour avoir lu Euclide.

La question qui vient à l'esprit immédiatement n'est-elle pas : « Mais quand donc Pascal a-t-il commencé à apprendre le latin ? et quand donc, d'autre part, a-t-il fait cette découverte, tout seul ou à l'aide d'Euclide, de la géométrie ? » Et nous nous reportons à l'admirable « *Vie* » de Mme Périer. Elle nous dit que Pascal commença à apprendre le latin à douze ans, et que c'est à douze ans aussi qu'il inventa les mathématiques, et puis, au passage, nous nous apercevons que c'est encore à douze ans, qu'il aurait composé son traité sur les sons. C'est trop de choses vraiment en une année !

D'ailleurs, on nous fera remarquer que cette histoire du Traité des Sons « accroche ». En effet, c'est une des préoccupations scientifiques du père de Pascal que l'acoutisque, et le P. Mersenne lui dédie un de ses livres sur ce sujet, à lui, dit-il, qui, en cette matière, a uni « *l'expérience à la théorie* ». Donc, on parle de cela chez les Pascal, le père fait des expériences. Donc, le jeune Blaise s'intéresse aux travaux de son père. Et c'est là, tout en étant vraisemblable, ou à demi-vraisemblable, tout de même extraordinaire, que cet enfant qui s'intéresse aux recherches de son père. C'est extraordinaire, à peine vraisemblable.

ble, soit, mais le fait est que Blaise Pascal compose sur un sujet qui est une des préoccupations scientifiques de son père. Nous en concluons que les amis d'Etienne Pascal et lui-même ont parlé du sujet devant l'enfant.

Gilberte nous dit bien qu' « *il s'abstenait d'en (les mathématiques) parler avec ses amis en sa présence* ». Mais il nous apparaît curieux tout de même que ces gens, dans leurs conversations, n'aient jamais prononcé les mots cercle et ligne. Pascal était curieux, nous dit Gilberte, et il dut chercher à savoir la signification de ces mots. Et puis, quand cela aurait pu se produire, quand nous aurions admis difficilement, mais admis tout de même que le hasard ait pu faire que jamais ces mots ne soient prononcés dans une conversation, Pascal, ses sœurs devaient bien avoir à exprimer l'idée de cercle, l'idée de ligne. Ce que nous savons du père de Pascal nous interdit de penser qu'il leur eût laissé prendre l'habitude de parler de « *barres* » et de « *ronds* ». S'il fallait trouver une explication à ces mots que rapporte Gilberte, j'émettrai volontiers l'hypothèse que ce furent les expressions dont se servit le jeune Pascal, le tout jeune Pascal, pour désigner la première figure de géométrie qu'il aperçut, et que sa sœur nous la « sert », mais avec un temps de retard. Elle n'est jamais en mesure ! Mais c'est là gratuite supposition. Une seule chose de sûre, c'est qu'il est impossible, même en tenant le plus large compte du hasard, que Blaise eût vécu à côté d'un père mathématicien, préoccupé de mathématiques, sans entendre parler de cercles et de lignes. Et

c'est là la deuxième invraisemblance du récit de Gilberte.

Et si Gilberte arrête l'élan de son frère, sur la trente-deuxième proposition d'Euclide, ne pensez-vous pas qu'il soit logique d'admettre que déjà en ce temps-là c'était un pont-aux-ânes, et un pont qui dut coûter bien des difficultés à franchir à cette pauvre Gilberte, et pour elle son frère restera l'homme prodigieux qui le franchit d'un seul coup, sans explication.

Mais il y a une autre chose qui est à la fois une invraisemblance et qui ruine catégoriquement l'argument de M. Strowski : sur les conseils de Le Pailleur « *Mon père... lui donna, dit-elle, des éléments d'Euclide pour les lire... Il les vit et les entendit tout seul, sans avoir jamais besoin d'aucune explication* ». C'est une invraisemblance en ce sens que Gilberte se contredit. Nous avons vu qu'elle plaçait le début de l'étude du latin dans la même année que cette invention des mathématiques. Alors, il n'aurait pas pu lire Euclide, l'année même où il commença le latin. Ou alors, il commença le latin plus tôt que ne le dit Gilberte. Mais, quoi qu'il en soit, s'il peut lire les éléments d'Euclide quand son père les lui donne, pourquoi ne les lirait-il pas sans qu'il les lui donne. Il est curieux ! Il peut lire Euclide ! Donc il dut « se débrouiller » pour les trouver et les lire ! Oui, Tallemant des Réaux et M. Brunschwig ont bien des chances d'être dans le vrai, contre Gilberte, contre Strowski, contre Mauriac. Nous pouvons même penser que cette absorption en un temps record de cette géométrie dut être facilitée par tout ce que ce futé gamin, que sem-

ble avoir été Pascal, avait recueilli dans les conversations des savants qui fréquentaient chez son père.

Et nous saisissons bien là, une des manifestations de l'orgueilleuse exagération de Gilberte, lorsqu'il s'agit de son frère. Elle le fait « mousser », assez bêtement d'ailleurs, et cette exagération, quoique auvergnate, n'a rien à envier à celle de ceux qui sont nés au-dessous de la parallèle qui passe par Avignon.

Malgré cet orgueil familial — rétrospectif — et comme tel, si naturel, si banal, si ordinaire, si courant, cette « *Vie* », en y prenant ce qui est sensé et qui, justement pour cette raison, n'est donc pas d'elle, nous serons frappés tout de suite par l'admirable plan d'éducation imaginé par le père de Pascal.

Cet Auvergnat qui mourra en 1651, à 63 ans, après une courte maladie, sur laquelle nous ne savons rien d'ailleurs, et qui, d'autre part, ne semble pas avoir présenté d'autre affection que sa luxation de la cuisse, qui, selon le Docteur Just-Navarre, fut plus probablement une fracture du col, consécutive à une chute sur la glace en janvier 1646, était issu d'une vieille bourgeoisie, depuis quelques générations noblesse de robe. C'était un rude homme, dur à la peine; il écrivait en janvier 1643 : « *Il y a quatre mois que je ne me suis pas couché six fois devant deux heures après minuit* », d'une honnêteté scrupuleuse comme toute la famille d'ailleurs, érudit et faisant figure dans le monde savant de l'époque.

Son programme d'éducation original, et nous avons lieu de le croire, mûrement réfléchi, nous apparaît, à travers les explications confuses de cette bonne Gilberte, caractérisé par les points suivants :

Le premier sur lequel Gilberte n'a pas attiré l'attention parce qu'elle ne le pouvait pas, mais qui nous frappe nous qui vivons en un temps où on les a multipliés, c'est l'absence d'examen. Ne croyez pas à une boutade d'un candidat qui eut maintes fois à se plaindre de cette institution, considérée à tort comme vénérable. L'absence d'examen, c'est d'abord l'absence de programme étroit et rigide. Jamais les règlements n'ont été si étroitement tyraniques que sous notre régime actuel, placé sous le signe de la liberté. Donc, pas de plan standard, élaboré au fond de quelque ministère, on s'est toujours demandé par qui, personne n'ayant jamais réclamé l'honneur d'une si piteuse paternité. Dès 1904, le Docteur Toulouse signalait le danger des examens, concours et autres sornettes, c'est le « gavage méthodique » et abrutissant, en vue de ce but hypnotisant; méthode qui nous a valu tant de crétins vêtus de peau d'âne.

Délivrée de ces cadres étroits et des soucis de l'examen, une éducation peut s'adapter au sujet en cause, et cultiver son esprit en toute liberté et en toute tranquillité, sans se presser, en appuyant sur les points faibles — et c'est pourquoi Pascal, le père, remet les mathématiques à plus tard, insistant d'abord sur le latin et le grec plus ardu et pourtant si nécessaires ; moins attrayant aussi, mais plus cependant, selon toute vraisemblance, pour Blaise Pascal, sous la di-

rection de son père, que pour nos potaches contemporains.

Nous savons qu'en outre « *il avait pour principale maxime dans cette éducation, de toujours tenir cet enfant, au-dessus de son ouvrage* », et que c'est pour cette raison qu'il retarda le moment de commencer le latin. Nous avons vu que vraisemblablement ce ne fut cependant pas jusqu'à douze ans. Ce que nous comprenons à travers les explications embrouillées de Gilberte, c'est que par là il entendait éviter la fatigue à son élève. Qu'en dites-vous, ô partisans modernes de la lutte contre le surmenage scolaire ? Sans fatigue, l'étude n'est-elle pas plus attrayante et tellement plus profitable ? ! Blaise en est un exemple frappant.

Aussi chercherons-nous vainement les leçons apprises par cœur ? Gilberte nous dira que Jacqueline récitait beaucoup de vers, mais elle les avait retenus parce qu'il lui plaisait, et non par ordre ! Donc, peu de livres, des « leçons de choses » que Gilberte nous explique maladroitement par « *il l'entretenait de toutes les choses dont il le voyait capable* ». C'est bien ça ! Leçons de choses quand l'occasion s'en présentait ! Et voilà deux nouveaux points de la méthode de ce père admirable : cultiver la mémoire, tout autrement qu'en la surchargeant ; éveiller la curiosité de l'enfant, solliciter ses réponses, y satisfaire le plus possible. Et vous voudriez nous faire croire, Mme Périer, que votre frère ne savait pas, à douze ans, ce que c'était qu'un cercle et une ligne, lui qui dissertait savamment sur les sons !

« *Il lui débrouillait l'esprit, dit Gilberte, ...de sorte que quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait et s'appliquait précisément aux choses qu'il le fallait le plus* ». La voilà bien la clarté de l'idée générale; ce que nous appelons encore aujourd'hui débrouiller une question. Les grandes lignes d'abord, et ainsi l'enfant sait où il est, où il va, le but à atteindre, les satisfactions qu'il en retirera, se soumet à la rude discipline. Rendons grâce à nos Maîtres! Comment eussent-ils pu nous expliquer le pourquoi de ces méthodes d'enseignement (qu'ils disent!), qu'on leur imposait?

Et maintenant, comment nous étonner si soumis à une si merveilleuse éducation, souple, évitant la fatigue, rendant l'étude attrayante, cultivant la mémoire sans la charger, cherchant à faire comprendre et non à inculquer, provoquant les questions, éveillant la curiosité, poussant l'enfant à se rendre compte par lui-même, comment nous étonner, dis-je, si, soumis à une telle éducation qualicative de l'esprit, qui s'oppose à notre instruction prétendant à être à tout prix quantitative, le jeune Blaise put devenir le grand Pascal, après avoir tout jeune, « *dès qu'il fut en âge de parler* », exagère Gilberte, « *donné des marques d'un esprit extraordinaire* » et que « *ce commencement ne se soit pas démenti en sorte qu'il fut toujours au-dessus de son âge* ».

Tout de même, un tel résultat implique une intelligence vive. Voyez Gilberte! et par contre, voyez Jacqueline.

Cette dernière présente bien des caractéristiques de son frère : précoce intelligence et précoce sens esthétique qui ne se démentirent jamais. Elle se convertit plus vite que son frère, elle va plus rapidement au but logique, plus absolument aussi, au renoncement. Son frère, Blaise Pascal, lui-même, se laissera arrêter en route, elle, non ! mais elle n'aura pas les exagérations de néophyte de ce frère. Il faudra la voir se moquer agréablement de ces exagérations. Son bon sens ne la quitte jamais. Qui n'a lu son admirable règlement pour les enfants ? Certes, il est austère, mais nous l'avons vu, plus haut, s'éclairer de quelques rayons, nous y trouvons aussi cette petite phrase de bon sens et d'observations — ce sont bien des dons dus à l'éducation paternelle — qu'elle développe et dont elle tire judicieusement conséquence : « *Les enfants sont naturellement portés au mensonge* ».

Elle est ardente, elle aussi, et nous verrons qu'elle s'afflige à tel point d'avoir signé, contre sa conviction, le formulaire, qu'elle en meurt à 36 ans.

De complexion délicate, menue « à 13 ans, elle en paraissait huit », elle eut la variole étant enfant.

Elle présente une foule d'affinités, de points communs avec son frère. Une étroite affection les lie d'ailleurs, sur laquelle a insisté M. Mauriac. A tort, selon moi, il en a fait une influence de la sœur sur le frère. En réalité, il y a là l'influence d'un même éducateur, sur deux élèves également doués, quoiqu'un peu différemment.

Une autre chose apparaît encore au sujet de cette éducation. Contrairement à ce qu'on aurait pu craindre, ce dessein de les élever lui-même tout seul, conçu par leur père, n'entraîna pas l'isolement des enfants Pascal du reste du monde. On les voit se rendre dans les salons, où la turbulence évidente de Jacqueline, et, peut-être, de Blaise, n'est pas choquante aux yeux des contemporains. Car il nous apparaît encore que ces enfants, qui aiment jouer, sont mêlés aux adultes qui ne les écarte pas, comme de notre temps. Non ! Les distractions sont les mêmes pour tous et tous y prennent plaisir. O psychologues contemporains ! qui vous penchez parfois anxieusement, sur l'énigme de l'âme enfantine, voilà la solution, et la marche à suivre pour arriver à la déchiffrer. Les personnes raisonnables et dignes de ce temps-là vivaient avec les jeunes, se mettaient à leur portée, ne les éloignaient pas et ils s'approchaient d'eux, non pas avec une fêrule, mais en camarades, ne se haussaient sur l'Autorité, mais restaient sur le même plan qu'eux.

Eh bien ! Au lieu d'ennuyer les jeunes, vivez avec ces « monstres » ! en camarades plus anciens, instruisez-les familièrement, « pilotez-les », « tuyautez-les » et ne pincez pas les lèvres avec expérience, comme cette Gilberte Pascal précisément.

Restez jeunes — c'est le Professeur Pauchet, qui vous y invite — et par surcroît, vous comprendrez les jeunes ! même les tout jeunes !

Quant à l'enfance de Pascal, je concluerai qu'il eût peut-être une grave et sérieuse maladie entre sa première et sa deuxième année. « Vouloir être plus précis, quand on en n'a pas les moyens, est une faute! »

Que, remarquablement, extraordinairement doué, il eut la chance providentielle — le pléonasma n'est pas de trop! — de tomber sur un éducateur hors pair; il lui doit son génie.

Et s'il me fallait classer par ordre de supériorité les membres de la famille Pascal, ce serait ainsi: Etienne, Jacqueline, Blaise, et très, très loin derrière : Gilberte!

Cette précocité intellectuelle de Blaise Pascal, exagérée à dessein, fut transformée bien souvent en la première manifestation d'une folie qu'on a voulu à toutes forces lui attribuer.

Les principaux arguments qui ont été invoqués pour renforcer et soutenir cette thèse sont :

Cette conversion et ce renoncement de la fin de sa vie à toute gloire, à toute satisfaction du monde et qu'on a voulu opposer à son comportement dans la première moitié.

Cette conversion, disent les tenants de cette thèse, aurait eu lieu à la suite d'un accident de voiture qui faillit lui coûter la vie et l'impressionna tellement :

Qu'il en conserva une hallucination constante, sous la forme d'un abîme, d'un trou noir qu'il voyait constamment à son côté ;

Et qu'il en eut une vision, dont le fameux *Mémorial* ne serait que la consignation, qu'il en avait faite pour lui, disons le mot, superstitieusement.

Ce sont ces différents points que je me propose d'examiner dans les pages qui suivent.

L'unité et la continuité de la pensée pascalienne.

« Chez Pascal, le chrétien, l'honnête homme et le savant, à l'image de la trinité divine sont trois qui ne font qu'un. »

M. BEAUFRETON.

Cette conversion de Pascal, ce renoncement, qui ne semble pas d'ailleurs avoir été si absolu, de la fin de sa vie, ce mépris soudain pour tout ce dont il avait fait ses délices jusque-là : amitié, honneurs, gloire, science, peut-être amour ; ces « *Pensées* » enfin, jetées sur des bouts de papier à la hâte, éliptiques, tellement difficiles à comprendre, et surtout heurtant tellement nos préjugés, notre logique courante :

« Il faut juger la doctrine, par les miracles ; il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne le miracle, et les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vrai ; mais ne se contredit point. »

Tout cela, qui semble un revirement soudain, s'oppose si apparemment à ce qu'avait été la vie qu'on lui suppose jusque-là, et nous est tellement incompréhensible, que l'idée de folie a tout naturellement prit corps et trouvé des défenseurs.

Cela provient sans doute de ce que, pour beaucoup, l'esprit scientifique est représenté par l'esprit scientifique à la 1840-1850.

Eh! bien! « ne l'oublions pas, (Pascal) est, avant tout, celui qui a fait faire des progrès décisifs à la physique et aux mathématiques », et il m'a semblé que son esprit avait gardé jusqu'au bout sa rigueur scientifique.

Nous avons vu chez Pascal enfant cette soif de savoir et de connaître toute cause. Que lui a apporté la science ? à lui, le premier des positivistes, comme le fait excellemment remarquer M. P. Painlevé. Des faits, d'abord! et établies sur ces faits des théories. Ces dernières ne valent que par leur accord avec les faits, lequel accord est en outre fonction de la perfection avec laquelle nous les connaissons. La théorie est donc quelque chose d'éminemment variable et changeant. C'est une étiquette, un catalogue, une hypothèse, commode, comme le dit Henri Poincaré, pour classer les faits et s'y reconnaître. Mais au total, les faits restent muets. Et le chercheur, le vrai scientifique, lorsqu'il a exploré le monde, en est bien réduit, en fin de compte, à donner ses conclusions selon la formule chère à M. le Professeur Savy : « Tout se passe comme si... » Et jamais il ne pourra, en conscience, affirmer davantage ses hypothèses, ou ses théories. Voilà donc Blaise Pascal arrivé dans cette espèce de cul-de-sac, où il faut bien s'arrêter, sans pouvoir espérer mieux connaître la cause dernière.

Alors où chercher la vérité absolue, puisqu'en cela la science a fait faillite et qu'elle n'a pu franchir les

limites du Relatif. C'est dans la Religion! lui a dit son éducation. Et il se rend compte de l'intangibilité de cet axiome, que lui a exprimé son père : Si la religion est la vérité absolue, assurément « *tout ce qui est l'objet de la foi ne saurait l'être de la raison, et beaucoup moins y être soumis* ». Car comment cette raison le pourrait-elle puisqu'elle n'a pas les moyens d'arriver à la vérité absolue, avec les renseignements que lui apportent les sens, seul et faible moyen d'investigation de l'homme.

Et il me semble logique de penser que, poussant le raisonnement jusqu'au bout, il dut se dire que le miracle, s'il existe, ne peut être reconnu par l'homme, et qu'il ne peut être, du point de vue humain, qu'un fait, avec lequel ses théories du moment (une théorie scientifique n'est jamais définitive, rien n'est si fugitif et à ce point en perpétuelle évolution, à mesure que de nouveaux faits viennent, continuellement, s'offrir à l'investigation de l'humanité), ne se trouvent pas en accord : cela ne peut prouver qu'une chose : c'est que les théories sont fausses, et d'ailleurs *a priori* toute théorie ne doit-elle pas être considérée comme fausse. Alors comment pouvons-nous juger du miracle ? et ne faut-il donc pas que « *la doctrine discerne le miracle* », pour que le miracle puisse appuyer la doctrine. Cercle vicieux, que ferme notre entendement humain par son imperfection, et dont seul peut raisonnablement nous tirer une force étrangère à nous : la mansuétude divine. Et nous voilà à attendre ce coup de la Grâce, qui nous délivrera.

Pascal, du moins il me semble, était donc tout pré-

paré à agréer la doctrine janséniste de la Grâce et dans toute sa rigueur, lui, le curieux, qui, arrivé au cul-de-sac de l'entendement humain, se heurte à la mutité absolue des faits. Car enfin si ceux qui ont la foi ont reçu la Grâce, c'est que ceux qui ne l'ont pas ne l'ont pas reçue, et, par conséquent, que Dieu ne vient pas en aide à la défaillance de tous.

Le voilà donc qui se demande avec angoisse ce qu'il y a au delà de ces faits, de ce qui lui tombe sous les sens, ses sens imparfaits d'ailleurs, qui ne lui découvrent qu'une si petite parcelle de l'Univers. Le voilà bien le « *silence de ces espaces infinis* » qu'il interroge en vain et qui l'« *effraye* », la voilà bien la cause de son anxiété, et, à ce point de l'angoisse, le doute, non seulement explique, mais encore légitime le pari pour Dieu.

Binet-Sanglé — le même qui, ailleurs, écrit que les « *Pensées* » sont le fruit nocif d'un délire morbide et dont, par conséquent, la lecture est à condamner — émettra l'opinion que : « Le sentiment qui domine chez lui (Blaise Pascal), c'est la crainte, une crainte morbide qui paraît avoir joué un rôle certain dans ses conversions : « le silence de ces espaces infinis m'effraye ». Ah ! non ! les « anxieux », selon la psychiatrie, n'ont pas cette anxiété-là, qui, elle, n'a rien de morbide, et qui, pour être ressentie, demande simplement qu'on se pose sérieusement le problème de la destinée humaine.

Cette anxiété-là s'oublie dans la vie courante, l'émiettement de la personnalité aux frottements rudes de la vie de chaque jour, nos préoccupations immé-

diates nous distraient de cette angoisse : le doute de notre destinée — heureusement d'ailleurs ! — Et c'est pourquoi Pascal a pu retourner « *dans le monde* » après cette première conversion de 1646, et qui fut sincère, « *car il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison* ».

Mais que pour une raison quelconque : amour malheureux, orgueil déçu — peut-être ! mais qu'en savons-nous ? — incident violent et inattendu, nous verrons ce qu'il faut penser de l'accident dit du Pont de Neuilly — ou, peut-être, plus simplement : maladie du corps — qui force au repos, qui éloigne de la vie mouvementé, « *du monde* » — que pour une quelconque de ses raisons, la méditation de nouveau s'impose, et le problème resté aussi entier que la première fois, dès qu'il est posé, mène à la même solution ; mais cette fois, elle sera poussée plus loin. Tandis que dans la première rencontre cette idée n'avait touché que la raison, cette fois elle touchera aussi son cœur, au sens que Pascal donne à ce mot. Et il ira jusqu'à embrasser certaines rigueurs monastiques.

C'est pourquoi il est permis d'affirmer que d'un bout à l'autre de sa vie, la pensée de Pascal fut admirable d'unité : scientifique et positive toujours. Et en cela nullement opposée à sa foi, au contraire ; et il n'y eut jamais conflit entre cette foi et cet esprit scientifique, qui ne s'excluent nullement l'un l'autre.

Et nous retrouvons là l'influence incontestable de l'éducation paternelle. Lélut avait bien raison d'écrire : « Pascal se trouva tout préparé pour la carrière qu'il a parcourue et pour la fin à laquelle il est arri-

vé. » Mais « sur ce fond extraordinaire, la main paternelle imprima en caractères ineffaçables le cachet » non pas « de la foi de l'époque » mais plutôt d'un esprit positif, scientifique. C'est pourquoi Barrès a tort de dire que : « Le jour où le catéchisme ne serait plus appris par cœur, l'intelligence de l'œuvre de Pascal baisserait. »

Non ! mieux qu'un simple catholique, un scientifique comprendra Blaise Pascal. P. Painlevé l'a bien montré.

De Barrès meilleure est cette autre conclusion : « L'angoisse de Pascal, ce n'est pas la peur de l'enfer, comme l'a cru Barbey d'Aurevilly ; ce n'est pas non plus la mélancolie d'Hamlet, devant la tête de mort ; et ce n'est pas davantage le vertige d'un philosophe, qui se jette, par désespoir, dans la solution chrétienne. Pascal, c'est un esprit scientifique qui cherche la vérité totale, la vérité qui discipline le monde de l'âme, comme elle gouverne les phénomènes visibles. Il voudrait recevoir de l'univers une règle de vie, mais il constate l'impuissance de la science à nous livrer ce secret essentiel. Ce qui l'effraye, l'effroi de Pascal, c'est le « silence de ces espaces infinis : »

L'intégrité des autres facultés mentales chez Pascal.

Puisque nous en sommes au psychisme de Pascal, examinons cette opinion de Regnard. « L'auteur des Pensées était dépourvu de tout sentiment affectif. » Remarquons, en passant, combien Pascal a peu de chance avec les médecins. Regnard écrit: « Le génie est le résultat du fonctionnement des cellules de la substance grise à leur plus haut degré d'intégrité et de perfection. » Et abordant le cas de Pascal, il conclut qu'il « ne cesse d'être tiraillé entre la science et la foi — de fait entre son génie et sa folie — » et que chez lui c'est le génie qui succombe finalement devant la folie, non pas toutefois sans les honneurs de la guerre.

A l'appui de la thèse du défaut d'affectivité chez Pascal, tout au plus pourrait-on nous citer le ton un peu sec de la lettre de Blaise sur la mort de son père, et encore l'est-il tant que ça ?! Mais par contre les faits abondent qui viennent infirmer cette thèse.

Toujours Pascal nous apparaît comme un passionné dans ses actes et ses écrits. Il se donne avec fougue

à tout ce qu'il entreprend. M. Painlevé dit « qu'il n'aborde pas un problème; mais qu'il se jette dessus. » De même il se donne tout entier, plein d'ardeur, à la polémique de « Provinciales ».

Ces Provinciales sont la preuve qu'après sa définitive conversion aux doctrines jansénistes et l'adoption d'une austérité de vie toute monastique, il conserve sa lumineuse intelligence, car selon le mot d'un critique, c'est la manifestation d'un homme, d'un génie, « qui se possède jusqu'à en être effrayant »; elles sont aussi la preuve de la persistance de l'intégralité de sa puissance affective : Il se sépare, pour ne les point compromettre, de ses amis, qu'il va défendre, et pour lesquels, en faisant cela, il va beaucoup risquer. Car ce ne fut pas une campagne de presse pour rire !

A cette occasion nous avons d'ailleurs la preuve de l'affection qui lie Blaise et son beau-frère Florin Périet, qui le rejoint seul, pour l'aider, avec dévouement (et pas mal d'esprit d'initiative) dans sa rude tâche. Croyez-vous, que Blaise eût pu inspirer à un beau-frère, même en souvenir de ce que Florien Périet sait devoir à Etienne Pascal, une telle amitié, qui va jusqu'au partage de graves risques, si, comme nous le dit Regnard, il avait été dépourvu de tout sentiment affectif.

Nous en pouvons dire autant à propos de de Roannez, « *son inséparable ami* » jusqu'au dernier jour.

Et sa fraternelle amitié avec Jacqueline ? Est-il dépourvu de tout sentiment affectif ce frère qui, lorsque survient la crise qui aboutira à sa renonciation, ira confier sa peine à sa sœur ? Il faut lire la lettre de

Jacqueline à Gilberte, où elle lui décrit cette entrevue touchante. Manifesteraient-elles dans leurs lettres, ces deux sœurs, un tel intérêt, une telle affection, de tels soins, à un frère dépourvu de tout sentiment affectif? Il a autre chose que de l'orgueil familial dans le désir de Gilberte d'être enterrée avec son frère.

Et ce qu'il fait pour les pauvres, ce n'est pas seulement l'obéissance à la loi de l'aumône, c'est aussi du véritable esprit de charité!

On veut aussi que Blaise Pascal ait été un « renfermé », ne cherchant qu'en lui, que chez lui, ce qu'il nous décrit. On a voulu faire de ses pensées une autobiographie. A ma connaissance, c'est Mlle d'Orliac, qui a été le plus loin dans cet ordre d'idées. Par exemple, elle prend la pensée suivante :

« Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront, quand nous nous serons plus. Et nous sommes si vains, que l'estime de *cinq ou six personnes* qui nous environnent nous amusent et nous contentent. »

Et elle en tire les conclusions suivantes : « Donc il a dit *cinq ou six personnes*, c'est que quatre lui étaient insuffisantes et sept superflues. Il vécut pour cinq ou six personnes, *ou*, parce qu'une, son père, mourut avant son expérience décisive. Il en laisse l'image flottante. Pour les cinq autres, disons leurs noms tout de suite, car nous ne les quitterons plus. Osons le dire, le pouvant, et le devant enfin, après tant des siècles de silence connivents. Nous connaissons Gilberte,

Florin, Jacqueline, il y a aussi Arthus Gouffier, duc de Roannez, et Charlotte, sa sœur. Là est l'accord des orgues, là le ton, là la note sensible.

« Ils furent les compagnons de route de sa Voie royale, les complices, les victimes de son orgueil. »

Et voilà le point de départ d'une démonstration du mariage secret de Pascal et de Mlle de Roannez, de la naissance d'un enfant, et de la signification des Provinciales : vengeance de Blaise que la famille de Roannez et les jésuites (!) ont séparé de sa Charlotte, dont il regretterait plus le titre de Duc, que l'amour.

Et c'est de n'avoir pu satisfaire ainsi son orgueil, orgueil familial, héréditaire, et partagé par ses deux sœurs, que Blaise Pascal chercha la Gloire dans la Sainteté.

Je crois que Mlle d'Orliac a voulu décrire chez les Pascal un délire mégalomane, chez des gens qui ne recherchent d'approbation à leur conduite que dans un cercle étroit de familiers, presque des paranoïaques, mais en série familiale.

Eh bien ! non ! orgueilleux, Pascal et les siens, le furent, mais pas de cette façon. Conscients de leur valeur comme de leurs intérêts, ils défendent l'un et les autres (question de priorité de leurs œuvres : Blaise, la machine arithmétique, son expérience sur le vide ; Gilberte, la « Vie » de son frère), en Auvergnats qu'ils sont — avec l'entêtement et l'âpreté d'un paysan défendant ses gros sous. Ils y mettent toutefois plus d'intelligence et plus d'élégance.

Quant à être des « renfermés », sans « fenêtre », hors de leur petit cercle familial, ah ! non ! surtout

Pascal. Il est bien trop bouillant, trop passionné, trop ardent, trop vibrant, trop curieux aussi, et enfin n'oublions pas que :

« C'est un savant. Mais qui, des méditations, passe tout droit aux résultats pratiques. Un songeur, mais dans ses songes il forge les instruments de la vie...

« ...S'il voit son père accablé par les travaux financiers, il construit la machine à calculer.

« S'il vient à Paris, il invente l'omnibus, et à la campagne la brouette.

« Du jour où il entendra ces Messieurs de Port-Royal, il leur fournira cette arme : les Provinciales. »

L'opinion émise par Mlle d'Orliac et que nous venons de voir est d'autant plus étonnante de sa part, qu'elle établit, d'ailleurs excellemment, que les multiples inventions pratiques de Pascal eurent à ce point leur cause dans le spectacle qu'il avait sous les yeux, qu'on pourrait presque, grâce à elles, le suivre, pour ainsi dire, à la trace, dans ses déplacements.

Cela n'est pas d'un homme qui vit en lui. Que Pascal se soit observé, soit ! Il serait bien brute, celui qui ne tirerait pas enseignement des événements qui traversent sa vie. Mais il n'a pas observé que lui. Tout immense qu'il soit — pour nous — ce champ d'observation était trop petit pour lui. Il ne s'en pouvait contenter.

Que, de même, ses « Pensées » soient le reflet de l'évolution de ses idées, tout le prouve. Cherchons-y la voie qu'a suivie sa raison pour parvenir à sa renonciation — sa vraie Voie Royale. Mais si les écrits

de quelqu'un ne reflétaient pas ses pensées, et même les plus intimes d'entre elles, vous seriez sûrs de ne pas vous tromper en pariant que c'est soit parce qu'il n'en a pas, soit parce qu'il n'en a que de bien sales.

C'est encore Binet-Sanglé qui écrit : « Nous le voyons très suggestible, soumis comme un enfant à son directeur de conscience (!) à Port-Royal (!!), à ses obligations religieuses (!!!) et subissant l'influence des ouvrages pieux qu'il lisait (!!!!). » Comme on voit du premier coup où le bât blesse ce bon docteur. Pour lui, une conviction religieuse aussi solide que celle de Blaise Pascal ne peut être que le fait d'un pithiatisme caractérisé, et les mystiques rentrent tous dans la catégorie du diacre Paris et des convulsionnaires. Là encore, il y a confusion entre le mysticisme-maladie, ou plus exactement le mysticisme, manifestation d'un état morbide, et le mysticisme tout court; comme tout à l'heure, il y avait confusion entre l'anxiété-maladie et l'anxiété normale d'un sujet sain d'esprit en face d'un grave problème. Mais ces deux mysticismes n'ont de commun que le nom, tant est pauvre une langue pourtant riche.

D'ailleurs, avant lui, Lélut avait écrit : « ...L'esprit déjà si faible, et si incertain... » de Blaise Pascal.

De cet autoritaire, c'est comique!

Pour nous rendre compte à quel point Pascal gardait son indépendance d'esprit et combien ses idées lui sont personnelles et aussi combien son adhésion à une idée lui est dictée par ses raisons, il nous suf-

fira de nous rappeler ses divergences de vue avec ces Messieurs de Port-Royal, non seulement à la fin de sa vie, mais aussi, peut-être, dès 1653 ainsi que nous le montre un témoignage du P. Thomassin, mis à jour par Ernest Jovy, qui l'a publié dans le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, de mai 1924.

Ainsi l'élément psychologique de la folie fait totalement défaut chez Blaise Pascal.

Trouverons-nous, chez lui, des phénomènes subjectifs nous permettant de douter de son plein entendement ! C'est ce que nous allons voir.

Mais il est bien entendu que si de tels phénomènes existaient, ils ne pourraient être que l'indice de défaillances toutes lacunaires des facultés mentales de Blaise Pascal, puisque celui-ci présente cependant un raisonnement remarquablement juste et profond, une affectivité intacte, une volonté forte, et qu'il garde avec le reste du monde un contact constant, qu'il n'est pas en un mot un isolé psychiquement.

Tout au plus pourraient-elles indiquer une certaine suggestibilité, encore qu'elle ne serait pas absolue, ni constante, d'après ce que nous venons de voir.

Le prétendu accident dit du Pont de Neuilly.

De cet accident, on a tiré maintes et maintes conséquences.

On trouve dans les manuscrits de ce Père Guerrier, qui a tout copié sans distinction, l'extrait suivant d'un « *manuscrit ANONYME concernant la vie de Pascal* ».

« Monsieur Arnould de Saint-Victor, curé de Cham-bourey, dit qu'il a appris de Monsieur le Prieur de Barillon, ami de Madame Périer, que Monsieur Pascal, quelques années avant sa mort, étant allé selon sa coutume, un jour de fête, à la promenade au pont de Neuilly avec quelques-uns de ses amis dans un carosse à quatre ou six chevaux, les chevaux de volée prirent le mors aux dents à l'endroit du pont où il n'y avait point de garde-fou, et s'étant précipités dans l'eau, les lesses qui les attachaient au train de derrière se rompirent, en sorte que le carosse demeura sur le bord du précipice, ce qui fit prendre la résolution à M. Pascal de renoncer à ses promenades et de vivre dans une entière solitude. » (Manuscrit anonyme de la bibliothèque des P.P. de l'Oratoire à Clermont).

Autrement dit, cette parenthèse nous montre encore l'origine de ce « document ». C'est Jacqueline et non Gilberte, malgré ce qu'en prétend le récit. Com-

me je l'ai déjà dit plus haut, lorsqu'elle rencontre dans ses souvenirs quelque chose de « shocking », Gilberte lève les yeux au ciel, pince les lèvres, soupire et passe. Mais Marguerite ! rien ne lui coûte pour satisfaire la curiosité de sa vieille garde de vieux jansénistes. Elle est si flattée d'être la miraculée, nièce du grand homme, la dernière de celles qui ont vu ces temps-là, les temps héroïques.

Avec bien d'autres critiques de Pascal, nous conclurons, que ce « document » permet tout au plus de penser que Pascal a peut-être bien eu un accident analogue une fois dans sa vie. Un point, c'est absolument tout.

L' "abîme"
de Blaise Pascal,
et, à ce propos, Pascal sténographe.

Le premier endroit où il en est parlé, ce sont les « *Lettres de M. B. sur différents sujets de morale et de philosophie* » parues en 1737. On y lit que Pascal « *croyait toujours voir un abîme a son côté gauche et y faisait placer une chaise pour se rassurer. Je sais l'histoire d'original. Ses amis, son confesseur, son directeur avaient beau lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'était que les alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique; il convenait de tout cela avec eux et un quart d'heure après il se creusait de nouveau le précipice qui l'effrayait.* »

Lélut attachait une grosse importance à ce témoignage. Il estime que si les proches de Pascal n'en ont pas parlé, c'est qu'ils n'ont rien vu là d'édifiant et qu'au contraire ils ont craint en divulguant ce fait de porter atteinte à la réputation intellectuelle de leur héros et par là d'affaiblir la portée de ses œuvres auprès des ennemis de la religion en général et de Port-Royal en particulier. Alors, si vraiment ils ont cette mentalité, pourquoi Marguerite nous conte-t-elle l'his-

toire de la sorcière ? Il insiste enfin sur les attaches jansénistes et le caractère sérieux de l'auteur, l'abbé Boileau, qui a connu certainement des contemporains des dernières années de Pascal, et a donc pu « savoir l'histoire d'original ».

Le Docteur Roux fait cependant remarquer que d'abord il ne s'agirait pas d'une hallucination puisque Blaise reconnaît la fausseté de cette sensation.

Pendant deux pages, le Docteur Roux cite toutes les sources d'information pascaliennes, possibles et imaginables, et constate que nulle part, hormis ce texte, on ne trouve la moindre allusion à ce fait.

Si nous remarquons enfin que cette lettre est écrite à une femme, sorte de malade imaginaire, pour lui, représenter et combattre les méfaits de l'imagination, et que l'abbé Boileau se sert de cette histoire comme d'un argument important, on conçoit que pour frapper, comme il convient, l'esprit d'une telle personne, il ait légitimement forcé la note, et qu'en fait, il ne s'est, peut-être, agi que de vertiges.

En tout cas, l'histoire est très douteuse.

Cependant, elle vaut qu'on s'y arrête.

Car ce fait de l' « abîme » constitue un des arguments du diagnostic porté par le Docteur Onfray, dans la *Presse Médicale*, en 1926, dans un article intitulé : « Pascal a souffert de migraines ophtalmiques ».

Le Docteur Onfray base ce diagnostic sur trois faits :

« L'abîme » — nous venons de voir ce qu'il fallait penser de son existence.

Le fait que le manuscrit des « Pensées » montre que parfois Pascal en écrivant ne va pas jusqu'au bout de la ligne, ce qui serait dû à la limitation de son champ visuel. Le Docteur Condomine m'a suggéré que si Pascal avait eu des accès de migraine, il est probable qu'il n'en aurait pas profité pour écrire ses pensées, mais qu'à ce moment il devait bien plutôt être dans son lit.

Le troisième argument du Docteur Onfray est constitué par des signes un peu bizarres trouvés au dos d'un des manuscrits des pensées.

Il existe à la Bibliothèque Municipale de Lyon, l'édition fac-similé en grandeur naturelle, par procédé photographique, du manuscrit des Pensées, édité par Brunschwig. J'ai pu me rendre compte que ces signes sont constitués : à droite, par un groupe de signes disposés sur trois rangs parallèles et constitués chacun par une petite boucle et une ligne droite qui la prolonge et dans une direction différente pour chacun d'eux, et à gauche et en haut par une ligne brisée. Si par cette ligne Blaise Pascal a voulu dessiner la limite lumineuse du champ visuel, tel que le voit un migraineux ophtalmique, on s'explique mal pourquoi cette ligne comporte des boucles. L'interprétation que Terson en donne dans un autre article de la *Presse Médicale* en réponse à celui d'Onfray : « Exercice de sténographie » paraît donc plus probable. Cependant, on peut s'étonner que Pascal, après cet exercice, n'ait jamais utilisé ce procédé pour prendre des notes. Mais n'est-il pas permis de supposer que le peu intelligent chanoine Périier, qui nous a conservé soi-

gneusement les « petits papiers » de son oncle, en les collant religieusement mais n'importe comment, a peut-être bien trouvé des petits papiers couverts de ces hiéroglyphes, n'en a pas compris le sens et les a jetés. On constaterait ainsi, une fois de plus, l'universalité de l'esprit de Blaise.

Mais alors le dernier argument en faveur de l'« abîme », qui était d'avoir sa place dans un cortège de symptômes permettant d'aboutir à diagnostic raisonnable, s'effondre à son tour.

Le Mémorial.

Par contre, le chanoine Périer a remarquablement placé le Mémorial : en tête des « Pensées ».

Et on s'étonne, qu'à une telle place, sa parenté avec elles n'ait pas sauté aux yeux.

Le Mémorial n'est que la première des « Pensées ». Ce soir-là, dans une méditation, où se débat, tragiquement, son implacable raison et d'instinctifs désirs, il se résout à la seule solution, qu'il sente juste, qu'il puisse admettre en conscience, à l'angoissant problème qu'il s'est posé, qu'il a eu le courage non seulement de se poser mais encore de tenter de résoudre. Et parce qu'il sait que c'est là la seule solution qu'il puisse admettre, il s'incline, il renonce.

Ce mot « Feu » dont on nous a tant rabattu les oreilles, n'a jamais eu d'autre signification. C'est une image elliptique, comme les aime Pascal, comme on en trouve tout au long des « Pensées ». Cette syllabe brève, c'est l'image de cette évidence aveuglante, de cette solution unique, qui illumine son horizon, et s'impose irrésistiblement à son esprit. Gardons-nous cependant d'une interprétation trop précise ! Qui ne sait la difficulté de lecture des notes prises par un camarade à son usage personnel ? et combien cette dif-

ficulté est encore pire lorsqu'il s'agit des notes de Pascal !!

Remarquez en outre que ce mot « feu » n'est en vedette que dans la copie du chanoine Pérrier. Dans le manuscrit de la main de Pascal, il est, sans doute, seul sur une ligne, mais dans les mêmes caractères que le reste du texte. Il en va de même pour le mot Dieu, un peu plus bas. De même, d'une écriture plus hâtive, l'ensemble n'a pas cette disposition calligraphique de la copie du chanoine Pérrier. Il a l'allure d'une notation de pensées, qui se succèdent au cours d'une méditation, allure qu'on rechercherait en vain dans cette copie.

Car Pascal a écrit pour lui seul ce papier qu'il conserve « *cousu, nous dit-on, dans la doublure de son pourpoint* », et cela nous permet de penser que, par ce côté, au moins, cet écrit « (ne) ressemblait (pas) à ceux que les aliénés remettent journellement à ceux qui les visitent ».

Ce que M. de Lapalice eût été un des premiers à le faire remarquer au Docteur Regnard.

De même encore le chanoine Pérrier a fait, en tête de sa copie, une belle croix avec des rayons, une auréole de rayons lumineux ! sur le manuscrit de la main de Blaise, elle n'est faite très simplement que de deux traits. Elle ressemble à cette croix que sa sœur Jacqueline, et en général, les religieux et religieuses, les prêtres, voire même des gens simplement très pieux, mettent en tête de leurs lettres.

Le Recueil d'Utrecht, c'est-à-dire, encore une fois, le P. Guerrier et Marguerite, parle de deux manuscrits, dont l'un était la copie fidèle de l'autre, tandis que le chanoine Périer, dans la note qu'il met en marge de sa copie figurée, ne parle que d'un manuscrit. Le P. Guerrier prendrait-il cette copie figurée comme étant de la main de Pascal? Lui, Marguerite et les Rédacteurs du Recueil d'Utrecht en sont tellement capables! Et on ne comprend pas bien ces deux manuscrits, le brouillon et la copie, également conservés.

Et voilà ce qu'il reste de « l'Amulette de Pascal » selon Lélut, tout juste le « *souvenir d'une chose* » qui n'est ni une vision, ni même un songe comme le suggère le Docteur Emile Roux, mais simplement une méditation, le point final où aboutit l'évolution de son esprit tourmenté et angoissé, par l'inconnu de la destinée humaine.

La vie douloureuse et la mort de Blaise Pascal.

Donc, selon toutes vraisemblances, il est permis d'affirmer que l'esprit de Blaise Pascal, à aucun moment ne tomba dans la folie, et qu'au cours de sa vie brève, mais pleine d'événements, agitée même, en tout cas, bien remplie (lui aussi aurait pu dire: « Je n'ai pas vécu en momie ») qu'au cours de cette vie, disais-je, il est impossible, en mettant toute notre attention à la scruter, de saisir la moindre défaillance psychique. La Pensée toujours logique y suit son cours harmonieux et puissant. Certes, elle n'échappe pas aux influences extérieures, car Pascal ne se retranche point de la vie, sa renonciation au monde n'en fait pas un tombeau vivant. D'ailleurs, il faut s'entendre sur « renonciation au monde », pour un esprit religieux ce n'est pas ainsi que semble le croire Lélut, Binet-Sanglé et d'autres, se retrancher de la communauté de vivants, c'est renoncer au monde, comme but, comme fin; ce n'est même pas y renoncer comme moyen, puisque « cette vallée de larmes » est le passage obligatoire, qui mène à l'Eternité. Parce qu'il était un scientifique, le monde extérieur et lui-même furent et demeurèrent pour Pascal une expérience

continue, une matière à observation de tous les instants.

Mais si Pascal fut sain d'esprit, il fut un douloureux, un torturé physique et souvent son corps défaille. Certes, il faut tenir compte de ces défaillances à certain tournant de la vie et de la pensée de Blaise Pascal. Vous avez vu que je pensais qu'elles peuvent suffir, sans qu'il soit besoin d'en invoquer d'autres, à expliquer, en tant que cause occasionnelle, ce que l'on considère comme sa deuxième conversion, c'est-à-dire son ultime renoncement. Mais de celui, à qui sa propre maladie ne serait ni occasion, ni source de méditation, on pourrait mettre en doute plus que son intégrité mentale.

Mme Périer nous dit que sa santé donna des inquiétudes « *dès qu'il eut atteint l'âge de 18 ans* » et que « *la fatigue et la délicatesse où se trouvait sa santé... le jetèrent dans des inconvénients qui ne l'ont plus quitté, de sorte qu'il nous a dit que depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur* ». Mais, ajoute-t-elle, « *ses inconvénients, néanmoins, n'étant pas toujours dans une égale violence, dès qu'il eut un peu de repos et de relâche, son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau* ». Voilà donc un premier point d'établi: Pascal subira un long calvaire de vingt et un ans, de 18 à 39 ans, et notez que c'est la période la plus féconde de sa vie. Son esprit et sa volonté durent donc y être doublement puissants, puisqu'ils durent résister aux défaillances de la « carcasse ». Il y eut des rémissions, « *un peu de relâche* », assez longues si nous en

jugeons par les faits et plus nettes que ne le laisserait soupçonner la narration de Gilberte. Par exemple, il ne semble pas avoir eu d'incident pathologique notable, pendant tout le temps de sa vie mondaine, dans l'orbe du duc de Roannez.

Et peut-on savoir sous quelles influences se déclenchaient ces paroxysmes ? Gilberte et Marguerite attribuent cela à l'excès de travail. Tallemant des Réaux, dans une note de « *l'Historiette* » dont nous avons déjà parlé, émet la même opinion. Si nous confrontons les dates, cela nous mène à adopter nous aussi ce point de vue.

Première défaillance, peu accentuée à l'adolescence, à dix-huit ans, à la fin de cette période d'active croissance qui caractérise la puberté. Nous avons déjà noté que c'est le temps où Pascal commence d'échapper au contrôle continu de son père — et c'est pourquoi, nous déchargerions volontiers Etienne Pascal du manque de prudence dont Gilberte le charge — Pascal se livre à un travail effréné. Comme le dit M. Painlevé : « Il n'aborde pas un problème, il se pette dessus ». « *L'Essay sur les coniques* » est de 1640, de sa dix-huitième année.

La famille Pascal a suivi Etienne en Normandie où ce dernier rejoint son poste en 1639. Pascal se met à la machine arithmétique; nous savons tout le mal qu'elle lui coûta, c'est aussi le temps des expériences sur le vide. Les anecdotes, qu'on nous conte, nous montre un Pascal acharné au travail, défendant la priorité de ses découvertes, avec une vigueur qui va jusqu'à de violentes colères. Nous savons qu'il sup-

porte mal la concurrence. A ce sujet, nous notons précisément la tournure particulière de l'esprit de Pascal. Il voit son père aux prises avec les difficultés de sa comptabilité. L'idée de la Pascaline surgit en son esprit. Un ami de son père vient le voir, répète l'expérience de Toricelli. Il semble bien que ce soit pour lui montrer une curiosité, une énigme, qu'il lui propose comme un jeu, ainsi qu'il semble aussi que ce fut la mode dans ce temps pour les savants, de se proposer mutuellement leurs découvertes, à la façon de charades. Pascal voit l'exécution de cette expérience, aussitôt, il la répète, la varie, en varie les conditions, et aboutit à des conclusions sur la pesanteur de l'air. Aussi, en 1647, nous le trouvons malade (lettre de Jacqueline du 25 septembre 1647). Marguerite et Gilberte nous racontent différemment cet épisode, pour l'une il y a « une paralysie », des membres inférieurs « *de la ceinture en bas* » — lisez : impotence — pour l'autre, il s'agit d'une dysphagie, pour le moins étrange. Nous savons que ni l'une, ni l'autre, ne sont auprès de lui ! Les Périer sont à Clermont, et Marguerite a un an. Dans sa lettre à Gilberte, Jacqueline parle de la visite de Descartes et nous montre Blaise trop faible pour soutenir la conversation, pour aller et venir, et nous parle de céphalée, d'insomnie et de sueurs nocturnes.

En janvier 1648, il n'est toujours pas entièrement remis comme nous l'apprend sa lettre à sa sœur, datée du 26 janvier 1648. Il y dit qu'il a « *peu d'heures de loisirs et de santé, tout ensemble...* » ; et cela le dépeint bien. En effet, malgré ses maladies, octobre et

novembre 1647 sont chargés d'événements : le 4 octobre, privilège des expériences nouvelles touchant le vide; le 29 octobre, première lettre de Pascal au P. Noël, qui entreprend avec lui une controverse épistolaire; le 15 novembre, Pascal charge son beau-frère, Périer, d'exécuter l'expérience du Puy-de-Dôme, lui donnant des directives précises et complètes ; c'est aussi le temps où il écrit la préface du traité sur le vide.

Le 30 juin 1648, Etienne Pascal, les intendants étant supprimés, revient se fixer à Paris. 1648-1649 : Pascal se lance dans le monde, il reste cependant fidèle à sa foi janséniste, il reste converti de raison, ainsi qu'en témoigne sa lettre de 1651 sur la mort de son père. Cette période mondaine fut une période de très grande activité; Pascal y mène de front : ses devoirs mondains, les jeux d'esprit de bonne société, les publications scientifiques, et quelques menues inventions d'ordre pratique. Il n'est pas interdit de penser qu'il eût eu des aventures, ou une aventure, mais préciser davantage est parfaitement impossible, les éléments manquent. Avec une telle multiplicité d'activité, chez un homme que la maladie a déjà rudement frappé, nous ne nous étonnerons pas qu'au moment de sa conversion, Gilberte nous dise : « *Il avait trente ans, et il était toujours infirme* ».

Selon Gilberte, la conversion serait de 1653, et jusqu'en 1658, jusqu'à l'âge de 35 ans, il aurait été dans une retraite absolue, puis de 35 ans à sa mort, dans une « *languueur si pitoyable* » et continue qu'il ne peut achever son apologie sur la Religion. En réalité, la

Vie de Pascal ne semble pas avoir été exactement ce que nous dit Gilberte. Pascal fit retraite à Port-Royal, lors de sa grande crise qui aboutit à cette renonciation et dont le Mémorial du 23 novembre 1654 nous conserve le souvenir. Dès lors, Pascal renonce au monde comme but et fin. Cependant, ses découvertes sur la cycloïde sont postérieures, ainsi que l'affaire des carrosses publics. On peut penser qu'après sa conversion, Pascal fit une simple retraite de recueillement et de méditation à Port-Royal, mais non pas une retraite définitive et constante, il ne se cloîtra pas. En effet, durant les années qui suivent, nous le voyons qui s'adonne aux Provinciales, c'est-à-dire à une polémique serrée, ardente, qui va du 23 janvier 1656 au 24 mars 1657, qui dure donc un peu plus d'un an, presque quinze mois. Nous savons que cette guerre de pamphlets ne fut pas sans risque, et l'histoire de la visite des deux pères jésuites à l'hôtel, nous montre les dangers courus par Blaise et son beau-frères Périer. Ces deux hommes réfugiés dans un hôtel, faisant imprimer ces lettres sur de grandes feuilles, que l'on plie simplement, ce qui évite les frais de brochage, et les mettant en vente à des prix infimes, ces épreuves séchant sur le lit de Florin Périer, ces recherches de la police, tout cela nous fait penser aux histoires de publication clandestine d'un journal révolutionnaire en régime dictatorial. C'est du surmenage. Mais durant cette période, Pascal s'occupe encore de son apologie de la Religion, et il résoud le problème de la Roulette.

Il s'occupe moins de science, parce que d'autres

choses l'absorbent, qu'il juge tellement plus importantes, mais l'excuse du mal de dent, invoqué par Mme Périer, nous semble bien être là pour rendre plus édifiant son récit. Et la même interprétation convient aux explications embrouillées qu'elle nous donne du concours que Blaise ouvre à ce sujet.

Elle omet un fait de moins grande importance : les carosses publics. Mais il est amusant pour nous de voir Pascal devenir le fondateur de la première Société des Transports en Commun de la Région Parisienne.

Une telle activité absolument débordante nous explique que, dès 1658, il soit de nouveau malade (et en 1660, nous le trouvons dans un état pitoyable à Bien-Assis, où il vient chercher le repos) et qu'il n'ait pu achever son Apologie.

En 1661, nous trouvons sa polémique avec ces Messieurs de Port-Royal, dont le ton fut parfois amer et violent, nous le verrons s'évanouir au cours d'une discussion — et en 1662, nous trouvons la dernière maladie, celle qui l'emporte. Il est permis de penser que la mort de sa sœur en 1661 ne fut pas sans retentissement sur sa santé, étant donné ce que l'on sait de l'affection qui les liait.

Remarquons encore combien dans cette dernière période ne l'abandonne pas son esprit pratique et scientifique : la roulette, l'admirable organisation de sa campagne de presse, pourrait-on dire contre les jésuites, les carosses publics, et enfin s'il s'applique à mettre au point des considérations philosophiques, métaphysiques, c'est pour son Apologie, pour une

plaidoirie, c'est-à-dire pour une action. La recherche et l'action sont les deux caractéristiques de la tournure d'esprit de Blaise Pascal.

A propos du mal de dent, dont Gilberte nous parle pour excuser son frère d'avoir pensé à une chose aussi profane que le problème de la Roulette, Lélut et d'autres ont parlé d'odontalgie à cessation brusque, et voulut en faire un signe ou presque de pithiatisme. Sur ce point, j'ai une expérience personnelle, et je me permets d'affirmer qu'une rage de dent, en relation avec une authentique carie et entraînant une insomnie complète, non seulement peut débiter brusquement, mais encore cesser de même. Pour toutes ces raisons, nous dirons donc que cet argument ne tient pas debout. Nous basant sur ce mal de dents et sur l'absence probable de tous soins médicaux de ce côté-là, nous ne ferons pas non plus des caries dentaires de Pascal l'origine d'une infection plus ou moins générale, expliquant tous les phénomènes pathologiques qu'il a présentés. Même si on avait arraché cette dent, Pascal eût probablement continué à être malade.

Cette longue récapitulation des principaux événements de sa vie nous permet donc d'arriver à cette conclusion : L'état de santé de Pascal, précaire depuis l'âge de 18 ans, présente des recrudescences, des paroxysmes, pathologiques, sous l'influence très nette des gros efforts intellectuels, et tous les remèdes de

l'extraordinaire pharmacopée de l'époque ne donnent aucun résultat, seul semble apporter quelque amélioration à son état: le repos. D'ailleurs les « *incommodités* » arrêtent chaque fois son activité, l'enrayent, et le forcent à ce repos réparateur, encore qu'il ne le soit pas complètement.

On peut relever que ces différentes crises ont présenté un ensemble de symptômes toujours les mêmes:

1° « Des douleurs d'entrailles »:

2° De violentes céphalées, dont nous avons vu à propos de « l'abîme » qu'elles furent peut-être vertigineuses;

3° De l'inappétence — et c'est peut-être là l'explication de la dysphagie dont nous parle Mme Périer, sans doute, pour ajouter à la sainteté de son frère, par une « épreuve » plus terrible.

4° Une certaine impotence des membres inférieurs. Si nous en croyons Marguerite, car « *paralysie* » sous sa plume ne veut pas dire autre chose. D'ailleurs le Docteur Just-Navarre fait remarquer qu'aujourd'hui encore le bon peuple ne fait pas la distinction entre les deux termes et que, même dans le meilleur monde, on entend dire couramment d'une personne qu'elle est complètement paralysée par une crise de rhumatisme articulaire aigu. Ne nous obstinons pas à croire que les biographes de Pascal : Gilberte, Marguerite, le P. Guerrier et les rédacteurs du Recueil d'Utrecht ont donné aux mots techniques le même sens que nous. Une lettre de Pascal datée de 1660, de Bien-

Assis, nous le montre marchant avec peine, mais il semble bien qu'il s'agisse de débilité, de faiblesse liée à son état général profondément touché, qui lui impose de marcher « *avec un bâton* ».

5°. Nous y ajouterons l'insomnie, et parfois des sueurs nocturnes (lettre de Jacqueline).

Nous n'en savons pas plus !

Et nous arrivons à l'ultime et dernière maladie, celle qui emportera Pascal.

Elle commence le 20 juin 1662 « *par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa fin* ».

Le 29 juin 1662, il se réfugie chez sa sœur par un acte d'absolue charité.

Le 2 juillet — « *trois jours après... il fut attaqué d'une colique très violente qui lui ôtait le sommeil* ». De ce que Gilberte ne parle pas des selles, faut-il en conclure que ce furent des coliques sèches ? — Il me semble plus raisonnable de penser que, même si elles ne le furent pas, Gilberte omettrait cependant d'en parler dans une « *Vie* » édifiante. Et, par conséquent, je crois plus logique de dire que nous ignorons, en l'absence de tous renseignements sur ce point, si ces coliques furent sèches ou ne le furent pas.

Sa sœur reste confondue devant son courage : malgré la douleur il se lève et prend lui-même ses remèdes.

« *Il avait le poulx fort bon, sans aucune altération ni apparence de fièvre* ». Les médecins qui le soignent, en tirent des conclusions qui nous montrent

que les erreurs de pronostic ne sont pas une acquisition récente. D'ailleurs, ces médecins — dont E. Jovy nous a révélé les ordonnances, analysées par le Docteur Just-Navarre (Pascal et ses Médecins) et le Docteur Cabanès (Comment fut soigné Pascal, in « Légendes et Curiosités de l'Histoire ») — nous apparaissent terriblement dangereux. Sans dire comme Jovy qu'ils l'ont empoisonné, et que, sans eux, il ne serait pas mort, du moins si jeune, nous dirons, contre Cabanès, qu'il l'y ont du moins efficacement aidé. Aucune indication ne peut être tirée de ces ordonnances, où il nous est expliqué que ce sont les vapeurs qui sortent « *des organes de Monsieur* », qui montent vers le cerveau, et y font entrer les humeurs en ébullition; et où nous voyons appliquer une de ses thérapeutiques fantastiques où l'on saigne ce pauvre Pascal tant qu'on peut, et où on le purge de même, ajoutez pour finir un peu de vin émétique. Et si vous n'êtes pas effrayés, affolés par les ravages que de telles et si violentes pratiques durent exercer sur un organisme déjà débilité par la maladie et un surmenage intensif... c'est que vous n'avez point de cœur!! Ah! comme ces médecins nous font comprendre vivement, par l'application stricte et ridicule de leurs théories, d'ailleurs toutes métaphysiques, à quel point le bon sens, l'esprit critique, doivent être les premières qualités du médecin.

« *Cependant son mal continuait* » contre les pronostics, malgré, ou à cause, en partie, du traitement suivi.

Gilberte note qu'« *il y eut quelques diminutions de*

ses douleurs, en sorte qu'il se levait quelquefois dans la chambre, elles ne le quittèrent jamais néanmoins tout à fait, et même elles revenaient quelquefois, et il maigrissait aussi beaucoup... »

Lui, Pascal, est plus perspicace que ses médecins, il sent que cela ne pardonnera pas : *« Il dit toujours qu'il était en danger et ne manqua pas de se confesser. Il fit même son testament. »*

Le 8 août : *« Cependant la colique continuait toujours, ils (les médecins) lui ordonnèrent des eaux et elles le soulagèrent pendant quelques jours. »*

Le 14 août : *« Il sentit un grand étourdissement avec une grande douleur de tête ». « Les Médecins disent que ce n'est que la vapeur des eaux ». Mais lui : « On ne sent pas mon mal, on s'y sera trompé; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire ».*

Enfin, voici la phase ultime et nous transcrivons ici une partie d'une lettre de Wallon de Beupuis, précepteur des enfants Périer. Elle est très précise sur ce qui se passe du 17 août minuit, au 19 à une heure du matin. Cette lettre, adressée à Hermant, est datée du 19 août 1662, donc rédigée sur le champ, elle n'en a que plus de valeur.

« Le malade que nous avions icy a quitté ce monde environ une heure après minuit, ayant été vingt-quatre heures en léthargie, dans laquelle il était tombé lorsqu'on s'en défiait nullement, les médecins ayant avoué qu'ils n'avaient jamais été plus surpris quoy que plusieurs des plus habiles l'eussent vu le soir mesme avant que cela lui arrivast. Elle commença par une horrible convulsion qui luy pris hier après minuit, une heure ou deux après

que ceux qui avaient accoutumé d'être auprès de luy se furent couchez, hors deux personnes qui étaient restées pour le garder. Ces personnes, merveilleusement étonnées d'un accident si espouvantable, et si inopiné, éveillèrent toute la maison en sursaut. On y entendit aussitôt de grands cris et des gémissements, tout-à-fait pitoyables. Je m'éveillay à ce bruit, et estant descendu au plus vite je vis tout le monde dans la plus grande désolation que l'on puisse imaginer. Je m'approchay du malade que l'on tourmentait pour tâcher de le réveiller de son assoupissement. Cela réussit. Je luy dit quelques paroles et envoyay aussitôt quérir Monsieur le Curé..., qui l'avait déjà vu et à qui il s'était confessé plusieurs fois durant sa maladie, pour luy apporter les sacremens. Il les lui apporta incontinent, et le malade les ayant reçeus avec connaissance et beaucoup de dévotions, il perdit un quart-d'heure après la parole et la connaissance et n'en a point eu depuis... »

Nous ne nous attarderons pas à considérer le pittoresque de cette narration que le copiste semble avoir respectée.

Pour Mme Périer, après l'intervalle lucide :

« Les convulsions le reprirent qui ne le quittèrent plus
« et ne lui laissèrent plus un instant de liberté d'esprit :
« elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut 24 heures après,
« savoir le dix-neuvième d'août mil six cent soixante-
« deux, à une heure du matin, âgé de 39 ans et deux
« mois. »

En résumé, nous observons :

Chez un homme parfaitement sain d'esprit,

Qui présenta, peut-être, un accident pathologique sérieux entre sa première et deuxième année,

A partir de sa dix-huitième année, une série d'accidents, évoluant par poussées successives, lesquelles, d'une part, surviennent à la suite de grands efforts intellectuels, et d'autre part, se caractérisent par : des douleurs abdominales violentes; une céphalée, peut-être, vertigineuse; de l'inappétence; une impotence plus ou moins marquée des membres inférieurs, peut-être, simple faiblesse, signe de l'épuisement général du sujet. (Quelle valeur attribuer au récit de Marguerite Périer, qui parle de refroidissement de l'extrémité distale des membres inférieurs ? « *Ses jambes et ses pieds devinrent froids comme du marbre, et on était obligé de leur mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds* ». Il doit y avoir pas mal de détails rajoutés pour rendre plus captivant le récit d'un événement dont elle ne devrait nous donner que très peu de détails, si elle était tout à fait sincère, étant donné qu'à ce moment, son oncle était à Rouen et qu'elle, qui était dans sa première année, habitait, avec toute la famille Périer, à Clermont. Il en va, sans doute, de même en ce qui concerne l'« *espèce de paralysie depuis la ceinture en bas* », et les « *potences* » avec lesquelles Pascal, à son dire, eut été réduit à marcher).

Cet état semble avoir eu pour dernière manifestation après quatre ans de langueur, s'accroissant deux

mois avant la mort, et se compliquant successivement d'une perte presque totale de l'appétit, en premier lieu, et, trois jours après, de « *coliques violentes* », dont on ne peut dire, si on ne s'éloigne pas du texte pour errer dans l'imaginatif, si elles furent sèches ou d'une autre manière, et cela « *avec un poulx bon, sans altération ni apparence de fièvre* ».

Dès lors, malgré deux rémissions légères des symptômes, Pascal se sent perdu.

Brusquement, enfin, CINQ JOURS AVANT SA MORT, il ressent « *un grand étourdissement avec une grande douleur de tête* ».

Cette dernière ira en croissant jusqu'à la phase terminale.

Ce dernier acte débute le 17 août 1662, à minuit, par une « *horrible convulsion* », suivie de perte de connaissance d'où il est tiré, il semble bien, par les siens, à force de le « *tourmenter* ». Il a le temps de communier et de recevoir les derniers Sacrements, et il retombe dans le coma, un coma qui aurait, selon Mme Périer, été accompagné de nouvelles convulsions.

Pour que cette observation soit tout à fait complète, rappelons ce que nous avons déjà établi, concernant ses antécédents héréditaires et collatéraux.

Sa mère mourut à vingt-huit ans, après avoir eu quatre enfants, dont le premier vécut fort peu. Et c'est absolument tout ce que nous avons d'elle. Tout le reste ne serait qu'imagination pure.

Son père semble avoir joui d'une excellente santé, et même avoir été très résistant. On ne note chez lui qu'une fracture probable du col du fémur par chute sur la glace, et la très courte maladie qui précède sa mort, survenue à 63 ans.

Sa sœur, Jacqueline, eut la variole dans son enfance ; elle semble avoir été de complexion fort délicate, elle meurt à 36 ans de douleur, nous dit sa sœur, d'avoir dû signer le formulaire.

Gilberte, sa sœur aînée, morte à 67 ans, semble n'avoir pas eu d'autre accident pathologique que cinq grossesses difficiles. Ses cinq enfants semblent avoir été de complexion délicate et souvent malades. Voici les âges auxquels ils meurent : 38, 49, 87, 62, et « trente ans et sept mois ».

Ajoutons qu'il nous reste encore un masque mortuaire de Pascal analysé par Gilles de La Tourette, et dont le Docteur Just-Navarre dit justement : « La face est nettement asymétrique dans la mesure où le sont toutes les faces humaines expressives ».

Peut-être un examen de la physionomie et de l'écriture de Pascal eut-il donné lieu à des constatations intéressantes. Mais je suis incompetent et de nombreux résultats contradictoires m'ont en outre donné quelques méfiances.

Enfin, nous possédons un protocole d'autopsie. Notons tout d'abord, qu'outre qu'il ne nous indique pas combien de temps après la mort elle fut faite, il a

été rédigé par tout autre que des médecins, recopié sans doute. Le voici d'ailleurs, selon le texte donné par M. Brunschwig, d'après le Ms. ff. 13913 de la Bibliothèque Nationale, et dont l'auteur initial serait, pour lui, Marguerite.

« Après la mort de M. Pascal, l'ayan fait ouvrir, on
« trouva l'estomac et le foye flétris, et les intestins gan-
« grenés, sans qu'on put juger précisément si c'avoit
« esté la cause des douleurs de coliques ou si c'en avoit
« esté l'effet. Mais ce qu'il y a eu de plus particulier, fut
« à l'ouverture de la teste dont le crâne se trouva sans
« aucune suture que la (*lacune*), ce qui apparemment
« avoit causé les grands maux de teste auxquels il avoit
« esté sujet pendant sa vie. Il est vray qu'il avoit eu au-
« trefois la suture qu'on appelle frontale; mais estant
« demeurée ouverte fort longtemps pendant son enfance,
« comme il arrive souvent à cet âge, et n'ayant pu se re-
« fermer, il s'estoit formé un calus qui l'avait entière-
« ment couverte et qui estoit si considérable qu'on le
« sentoit aysément au doigt. Pour la suture coronale, il
« n'y en avait aucun vestige. Les Médecins observèrent
« qu'il y avoit une prodigieuse abondance de cervelle
« dont la substance estoit si solide et si condensée que
« cela leur fit juger que c'estoit la raison pour laquelle
« la suture frontale n'ayant pu se fermer, la nature y
« avoit pourvu par ce calus. Mais ce que l'on remarqua
« de plus considérable, et à quoy, on attribua particuliè-
« rement sa mort et les derniers accidents qui l'accom-
« pagnèrent fut qu'il y avoit au-dedans du crâne, vis-à-
« vis des ventricules du cerveau, deux impressions, com-
« me du doigt dans la cire, qui estoient pleines d'un sang
« caillé et corrompu qui avoit commencé de gangrener
« la dure-mère. »

Ce qui semble indiquer que ce qui a surtout frappé ceux qui firent cette « *ouverture* » ou, peut-être ceux qui nous en transmirent le protocole, c'est :

1° Des anomalies du côté des viscères abdominaux, mais que signifie au juste « *gangrenés* » : Lésions de péritonites bacillaires chroniques, de tuberculose intestinale, viscérale ou tout bonnement altération cadavérique ? En fait, personne n'en sait rien, sinon que les symptômes ressentis par Pascal durant toute sa vie, notamment les « *douleurs d'entrailles* » rendent vraisemblables des lésions intestinales, sans que, d'ailleurs, on en puisse préciser la nature.

2° De la description bizarre d'un crâne et d'une cervelle non moins bizarre, il ne faut, je crois, retenir que ce fait évident : les rédacteurs ont nettement cherché à nous donner l'idée d'un crâne trop petit et d'un cerveau trop gros.

3° Quant aux deux lésions, aux « *deux impressions comme d'un doigt dans la cire* », la rédaction laisse place à bien des équivoques, dont voici quelques-unes :

a) Ces dépressions sont-elles dans l'os ou dans le cerveau ? Pour le Docteur Roux : « *Au-dedans du crâne* » indique l'os, le crâne; pour MM. le Professeur Savy et le Docteur Just-Navarre, et presque tous les auteurs, il s'agit bien du cerveau. Remarquez que la rédaction qui nous a été transmise ne l'a pas été par des médecins, et que même ceux-ci, à cette époque, n'étaient pas très précis. L'anatomie pathologique n'était pas connue, telle qu'on l'entendra ultérieurement. La circulation du sang, si elle est découverte,

l'est depuis peu. On ignore encore, à cette époque, les voies lacrymales. Ceci nous prouve qu'il ne faut pas interpréter le texte trop rigoureusement et « *au-dedans du crâne* » veut, peut-être bien, grammaticalement, comme dit le Docteur Roux, désigner le crâne, l'os. Mais, réellement, ce n'est pas un obstacle suffisant pour qu'on rejette l'hypothèse que ces impressions fussent dans la substance cérébrale.

b) « *Vis-à-vis de ventricules* » a été interprété par tous les auteurs comme voulant dire à leur hauteur et n'indiquent pas que la lésion les ait atteints. Nous nous rangerons donc à leur suite à cet avis.

c) Quant au « *sang caillé et corrompu* », que désigne-t-il ? Vraiment du sang, ou un liquide louche, comme eût pu l'être celui d'une gomme. Je n'entends pas par là suggérer qu'il ait pu s'agir d'une gomme; on ne verrait pas comment elle aurait déterminé cet accident brusque qui apparaît cinq jours avant la mort, et cette lésion qui détermine évidemment la ou les convulsions terminales; si elle avait été une gomme, lésions d'évolution relativement longue, elle les eût déterminées plus tôt et plus progressivement. Mais je veux faire remarquer que « *sang caillé* » et surtout « *corrompu* », c'est une interprétation de gens qui vivaient à une époque où l'anatomie pathologique était dans l'enfance, si tant est qu'elle était née, et, par conséquent, sujette à caution.

d) Enfin des remarques analogues pourraient être faites en ce qui concerne l'expression « *avait commencé de gangrener la dure-mère* ».

e) On pourrait encore faire observer que rien ne

nous dit si ces deux dépressions sont symétriques et, si non, de quel côté elles sont.

4° Quant aux organes non nommés, nous nous garderons de conclure qu'ils étaient pour cette raison intacts de toute lésion, mais simplement que rien n'y a frappé les observateurs, ce qui n'est déjà pas du tout la même chose; que, peut-être, mieux encore, Pascal ayant souffert surtout du ventre et de la tête, seules ces deux cavités ont été ouvertes. Et, enfin, il n'est pas impossible, que partant de cette dernière idée, ceux qui nous ont transmis ce protocole aient négligé le reste. Car on remarquera que le dit protocole d'autopsie ne parle, comme l'observation dressée par l'entourage, que de la tête et du ventre !

Nous voilà donc à la tête d'une observation évidemment lacunaire et d'une autopsie, qui, sans cesser d'être elle-même lacunaire, est de plus très imprécise. Et c'est avec cela qu'il faut tenter un diagnostic !

Examinons tout d'abord ceux qui nous ont déjà été proposés.

Pour Lelut, il s'agit d'un « ramolissement cérébral », dans et autour duquel se serait fait quelque épanchement sanguin. Le Docteur Just-Navarre et le Professeur Savy, ainsi qu'ultérieurement le Docteur

Roux, ont suffisamment démontré l'invraisemblance d'un tel diagnostic pour que je me permette de ne pas insister davantage.

Le Docteur F. Helme propose : méningite tuberculeuse comme les lésions intestinales. A mon avis, un tel diagnostic présente un inconvénient, c'est que rien dans l'observation n'apporte d'éléments probants en faveur de la tuberculose, tout au plus peut-on dire que rien ne s'y oppose. Et cela n'expliquerait les douleurs de tête qu'en admettant qu'une méningite tuberculeuse débutant à 18 ans, n'a aboutit à la mort qu'à 39 ans.

R. de Sinety dit : Néoplasme du cerveau à évolution lente. Outre qu'un néoplasme évolue d'autant plus vite que le sujet est plus jeune, d'une part, et que, d'autre part, Pascal est mort relativement jeune, à 39 ans, rien n'indique dans son observation la présence d'un syndrome d'hypertension intra-cranienne. Cette hypothèse, pas plus que celle de Helme d'ailleurs, ne rend compte de l'accident brutal du cinquième jour avant la mort, ni ne donne le pourquoi de convulsions tardives terminales.

Le Docteur E. Roux, de Saint-Nectaire, se basant sur un cas de sa pratique, porte le diagnostic de tumeur érectile de la dure-mère. Néanmoins, il me semble que c'est là un diagnostic rarissime et par consé-

quent à ne pas faire. D'ailleurs, dans le cas rapporté par le Docteur Roux, le diagnostic avait été fait à l'autopsie médico-légale. Comme en pratique, nous tâcherons de faire un diagnostic vraisemblable.

Et c'est pourquoi, après avoir rappelé le diagnostic de migraine ophtalmique du Docteur Onfray, je me rallierai volontiers au diagnostic porté à Lyon par le Professeur Savy et le Docteur Just-Navarre, diagnostic approuvé par le Professeur Paviot : hémorragie d'origine toxi-infectieuse, et plus probablement encéphalite hémorragique. Je ferai pourtant quelques modestes réserves. D'abord ce diagnostic n'explique pas tout et c'est le défaut commun à tous ceux qui ont été proposés. Le Professeur Savy cherche surtout à expliquer les accidents terminaux et non pas les troubles de l'adolescence. D'autre part, le diagnostic de rhumatisme tuberculeux attribué à l'impotence de Pascal par le Docteur Just-Navarre comporte la réserve de tout diagnostic de tuberculose chez Pascal. Enfin, le Professeur Savy, comme le Docteur Just-Navarre, élimine trop, et nous avons dit pourquoi, la possibilité de lésions pulmonaires et cardiaques.

Si, personnellement, j'osais émettre un avis, ce serait qu'un diagnostic précis, irréfutable, est si difficile à faire qu'il ne l'a encore jamais été, même par des praticiens tels que notre Maître le Professeur Savy.

Et nous ne saurons jamais quelle fut, en fin de compte, la cause de ce long calvaire physique que subit Blaise Pascal. Mais qu'il nous suffise de savoir que cette souffrance n'atteignit jamais à son intégrité mentale, qu'elle ne fut que l'occasion qui lui fit méditer sur la destinée humaine, et accepter, pour ce problème, la solution religieuse d'un jansénisme rigide et austère. Ce dernier, chez des êtres de son espèce et de celle de sa sœur Jacqueline, ne manque jamais de chaleur, de vie, de beauté, et ne cesse d'être admirable.

Conclusions

I. — De toute leur famille, se distinguent, par leur intelligence supérieure, la netteté et la logique de leurs conceptions, leur ardeur de tempérament aussi, les trois Pascal: Etienne, le père; Jacqueline, la fille; et enfin Blaise, le fils.

II. — L'intégrité mentale de ce dernier est absolue et il est doué d'une intelligence remarquablement supérieure.

Sur son esprit, les maladies n'ont exercé que l'influence, qu'elles doivent sur un homme de sa valeur et de sa culture, c'est-à-dire comme occasion et comme source de méditation.

III. — La Précocité Intellectuelle, qu'il partage avec sa sœur Jacqueline (et ce n'est pas leur seul caractère commun), me semble se réduire à ceci : Blaise Pascal fut un enfant très intelligent, d'esprit éveillé et curieux, qui eut l'incontestable chance de tomber sur l'éducateur extraordinaire que fut son père Etienne Pascal.

IV. — Quant à la maladie ou aux maladies qui affligèrent la vie de Blaise Pascal, il me semble chimérique de vouloir en faire un diagnostic précis et complet, puisque nous ne pourrions l'établir que sur une observation lacunaire et imprécise, et sur une relation encore plus lacunaire et plus imprécise d'une au-

topsie vraisemblablement mal faite, comme d'ailleurs ne pouvaient que nous le faire prévoir ces deux considérations; ces renseignements nous sont transmis, de deuxième ou troisième main, par des gens totalement étrangers à la Médecine, d'une part, et, d'autre part, les médecins d'alors n'ont avec nous que bien peu de conceptions cliniques, pathogéniques et anatomiques communes.

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'après une période de vingt et un ans de souffrances presque continues, au niveau du tube digestif entre autres, Pascal est mort d'un accident aigu de nature indéterminée.

V. — Au passage, nous ferons à propos du fameux miracle de la Sainte-Epine, et sur les conseils du Docteur Jacques Rollet, le diagnostic suivant : Marguerite Périer, nièce de Blaise Pascal, fut atteinte vraisemblablement de dacryocystite avec rétention, compliquée probablement d'une nécrose de l'os. Et on pourrait ajouter que ce miracle peut s'expliquer rationnellement en supposant un effondrement brusque de l'os, sous l'influence de cette nécrose, et entraînant un drainage complet par les fosses nasales, d'où cessation de tous les phénomènes : rétention, douleur, etc.

Vu :
LE DOYEN,
JEAN LEPINE.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
ETIENNE-MARTIN.

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 26 Novembre 1931

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
A. LIRONDELLE

Bibliographie

Une telle bibliographie ne peut être qu'incomplète. Aussi, me suis-je contenté de ne publier que le principal de ce que j'ai parcouru et souvent lu.

I

Ouvrages et articles littéraires. historiques, philosophiques etc... sur Blaise Pascal

BARRÈS. — L'Angoisse de Pascal (Conférence faite à l'Université des Annales en 1905 et publiée en 1918, avec une étude sur les maisons de Pascal à Clermont-Ferrand).

— Pascal et Bien-Assis (*L'Echo de Paris*, 1900) (publié en 1918 avec l'Angoisse de Pascal).

BEAUFRETON (Maurice). — Lettres de Pascal et de ses correspondants.

BÉDIER et HAZARD. — Histoire de la Littérature Française. Articles « Port-Royal » et « Blaise Pascal ».

BERNE. — Quelques amis de Dieu.

BÉZARD (Yvonne). — Autour d'un éloge de B. P. (*R. Hist. Litt. de la France*).

BOURGET (Paul). — Etudes et Portraits d'Ecrivains.

BOUTROUX. — Pascal.

BRÉMOND (Abbé). — L'inquiétude religieuse. — 2. La conversion de Pascal.

- BROUSSON (J.-J.). — Pascal a-t-il été amoureux (*Nouvelles Littéraires*, 1923).
- BRUNDSCHWIG, GAZIER et BOUTROUX. — Œuvres complètes de Pascal (*Collection des Grands Ecrivains de France*).
- BRUNDSCHWIG. — Fac-similé photographique du manuscrit 9202 de la B. N. Manuscrit original des « Pensées ».
- Pascal savant (*Revue Philosophique*, 1924).
- Pascal et l'Esprit de finesse (*Revue de Paris*, 1923).
- CAILLAT. — La méthode scientifique selon Pascal (*Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1923).
- CHESTOV. — La nuit de Gethsémani. Essai sur la Philosophie de Pascal.
- CORNU. — Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Blaise Pascal à Clermont-Ferrand (in *Revue Scientifique de la France et de l'Etranger*, 1890).
- COUSIN (V.). — Rapport à l'Académie.
- Publication du « Discours sur les Passions de l'Amour » (in *Revue des Deux Mondes*, 1843).
- DERÈME (Tristan). — L'Art poétique de Pascal (*Nouvelles Littéraires*, 1923).
- DESBOUIS. — « Mémoire sur la Vie de Pascal, contenant aussi quelques particularités de celle de ses parents » (Extrait du *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1740, et publié dans les *Annales de l'Académie de Clermont-Ferrand*).
- DROZ. — Etude sur le septicisme de Pascal considéré dans le livre des « Pensées ». (*Th. Lettres Paris*, 1885-86.)
- DUBUC. — Quid de Juris principio et essentia Pascalis sensuit. (*Th. Lettres*, 1888-89.)

FILLEAU DE LA CHAIZE. — Qu'il y a des démonstrations d'un autre ordre et aussi certaines de celles de la géométrie.

FAGUET (Emile). — « Pascal », in *Dix-Septième Siècle*, Paris, 1892.

FAUGÈRE. — Mémoires et Opuscules et Lettres de Gilberte et Jacqueline Pascal et de Marguerite Périer, 1840.

FAURE. — Pascal. (*Grande Revue*, 1924.)

GAZIER (Augustin). — Pascal et Mademoiselle de Roannez, in *Mélanges de Littérature*.

GAZIER (Augustin). — Les derniers jours de Blaise Pascal.

GIRAUD (Victor). — Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence; Etude d'histoire morale.

— **Ecrivains et Soldats.**

— Pascal et le « Discours sur les Passions de l'Amour » (*Revue des Deux Mondes*, 1920).

— Pascal et Les Pensées (*Revue des Deux Mondes*, 1905).

— Pascal a-t-il été amoureux ? (*Revue des Deux Mondes*, 1907).

— Pascal et l'appel de Dieu (*Revue des Deux Mondes*, 1923).

GONOD. — Recherches sur la Maison où Pascal est né et sur la fortune de son père.

HALLEYS (André). — Le Pèlerinage à Port-Royal (1909).

HAVET. — La Lettre de Blaise Pascal à Florin Perrier (*Revue Bleue*, 1907).

HENRIOT (Emile). — L'affaire des « Provinciales » (*Le Temps*, 1930).

JALOUSTRE (Elie). — Pascal et Bien Assis (*Bulletin hist. et scient. de l'Auvergne*, 1901).

— Une nièce de Pascal, Marguerite Périer, d'après des documents inédits (*Bull. Hist. et Scient. de l'Auvergne*, 1901).

JOVY (Ernest). — Pascal inédit (Paris, 1906).

- Un témoignage oublié de P. Thomassin sur Pascal (*Bul. hist. et scient. de l'Auvergne*, 1924).
- Un philosophe, victime de Pascal, Jacques Forton, Sieur de Saint-Ange et ses écrits.
- Le Médecin Antoine Nenjot. Notes péri-pascaliennes.
- KRUG (Jacques). — La Conversion de Pascal (*Th. Théologie*, Montauban, 1901-1902).
- LEROY. — De Litteris Provincialis in Latinum à Wendrockio translatis (*Th. Lettres Paris*, 1891-1892).
- MATHIEU. — Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme (*R. de Paris*, 1906).
- MASSIS (Henri). — Pascal et nous (*Nouvelles Littéraires*, 1923).
- MAURIAC (François). — Voltaire contre Pascal (*Nouvelles Littéraires*, 1923).
- Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline (1931).
- MICHAUT. — Pascal et le Problème du « Discours sur les Passions de l'Amour » (*Revue Bleue*, 1923).
- MILLON. — Deux opinions sur Pascal, « Bremond et Valéry » (*Revue hist. litt. de la France*, 1928).
- NOLHAC (Pierre de). — La ville de Pascal (*Revue de France*, 1923).
- Le dernier voyage de Pascal (*Revue de Paris*, 1923).
- OARDJIAS. — Divers portraits de Pascal et des Siens.
- ORLIAC (J. d'). — Le cœur humain, inhumain et surhumain de Blaise Pascal (1930).
- PASCAL (Blaise). — Editions originales de ses œuvres, et en particulier des Pensées.
- PAINLEVÉ (P.-P.). — Pourquoi Pascal n'a pas devancé Newton (*Revue de Paris*, 1923).
- PICARD. — Pascal mathématicien et physicien (*Revue de France*, 1923).
- PREVOST-PARADOL. — Etudes sur les Moralistes Français, 1864.

- RACINE. — Abrégé de l'Histoire de Port-Royal.
- RAUH. — La Philosophie de Pascal, in « Etudes sur Pascal » (1923).
- RAVAISON. — La Philosophie de Pascal (*Revue des Deux Mondes*, 1887).
- REBELLIAN (Alfred). — La figure religieuse de Pascal (*Revue Bleue*, 1923, et *Revue Politique et Parlementaire*, 1923).
- RIBERY. — De infinito apud pascalium (*Th. Lettres Paris*, 1902-1903).
- ROUX (Marquis de). — Pascal en Poitou et les Poitevins dans les « Provinciales ».
- SAINTE-BEUVE. — Port-Royal.
- SOUDAY (Paul). — La Société des Grands Esprits.
- STROWSKI (Fortunat). — L'énigme de Pascal et du « Discours sur ces Passions de l'Amour » (*Correspondant*, 1920).
- Pascal et son temps (Paris, 1922).
- Œuvres complètes de Pascal (1923).
- SUAREZ. — Trois hommes : Pascal, Ibsen, Dostoïewski (*Nouvelle Revue Française*, 1913 et 1914).
- SULLY-PRUDHOMME. — Le Sens et la Portée du Pari de Pascal (*Revue des Deux Mondes*, 1890).
- Le Pyrrhonisme, le Dogmatisme et la Foi dans Pascal (*Revue des Deux Mondes*, 1890).
- La vraie Religion selon Pascal (Paris, 1906).
- TALLEMANT DES RÉAUX. — Le Président Pascal et son fils (in *Historiettes*).
- VALENSI. — Le Pari de Pascal (*Etudes sur Pascal*, 1923).
- WEBER (Louis). — Les Provinciales en Allemagne (*Bulletin Hist. et Scient. de l'Auvergne*, 1912).

Noter que les *Nouvelles Littéraires* du 23 juin 1923, la *Revue de Métaphysique et de Morale* (Etudes sur Pascal) d'avril-juin 1923, la *Revue Hebdomadaire* du 14 juillet 1923, etc... sont des numéros spéciaux consacrés à Pascal, et que, d'une façon générale, tous les journaux et toutes les revues historiques, littéraires, physiologiques, artistiques, voire d'information, ont publié dans cette même année 1923, maints articles sur Blaise Pascal, à l'occasion de son tricentenaire.

II

Ouvrages et articles médicaux sur Blaise Pascal

Annales médico-psychologiques :

1845. — Lélut. L'amulette de Pascal (fragment).

1846. — Lélut. L'amulette de Pascal (Compte-rendu).

1898. — Docteur Regnard. Génie et Folie. Réfutation d'un Paradoxe.

1899. — Binet-Sangle. — La maladie de Pascal.

1918. — Dewarts et Marguerite Janin. — Les Grands Inquiets. — Saint-Augustin. — Pascal. — A. Comte.

BINET-SANGLE (Docteur). — Les lois psycho-physiologiques du développement des Religions.

CABANES (Docteur). — Comment fut traité Pascal, in *Légendes et curiosités de l'histoire*.

— La Maladie de Pascal (Réfutation de E. Jovy) (*Le Journal*, 23 octobre 1913).

CARRY (Docteur). — Société Médicale des Hôpitaux de Lyon (séance de juin 1910).

« Chronique Médicale » du Docteur Cabanes :

1898. — Le dernier livre d'Alphonse Daudet.

La mort de Pascal (19 août 1662).

1899. — Le masque de Pascal (extrait de débats).

1901. — Le Double. — Le crâne et le cerveau de Pascal.

1909. — Quelle était la maladie de Pascal ? (Compte rendu de la Conférence de Barrès).

1910. — Docteur Caldine. — Quelle était la maladie de Pascal ? (Réponse au précédent).

1912. — Sonnet de Jacqueline Pascal.

1918. — Encore Blaise Pascal.

1922. — Einstein prévu par Pascal.

1923. — Tricentenaire de Pascal : Pascal inventeur des omnibus, une thèse sur la maladie de Pascal.

Où est mort Pascal ?

FERNEL (Docteur) (pseudonyme de Cabanès). — « Les névrosés littéraires » : Blaise Pascal (*Revue thérapeutique des alcaloïdes*, 1911).

HELME (Docteur). — Pascal malade (*La Vie Médicale*, 1923).

JUST-NAVARRÉ (Docteur). — La maladie de Pascal (1910).

— Les Médecins de Pascal.

LELUT. — L'amulette de Pascal.

MICHELET (Docteur). — La mort inquiète de Pascal (*L'Esprit Médical*, 1931).

ONFRAY (Docteur). — Pascal a eu des migraines ophtalmiques (*La Presse Médicale*, 1926).

SAVY (Professeur). — Société Médicale des Hôpitaux de Lyon (séance de juin 1910).

GILLES DE LA TOURETTE. — Le Masque de Pascal (*N. iconogr. de la Salpêtrière*, 1889).

TERSON. — Pascal sténographe, in *La Presse Médicale*, 1926 (Réponse au Docteur Onfray).

1° Je n'ai pas pu trouver :

Loïs Laya Grandi. — Essai sur la maladie de Pascal, signalé dans la *Chronique médicale* de 1918.

Ni la thèse annoncée par Cabanès en 1923.

2° Je n'ai pas eu le temps de chercher :

Docteur Ledoux : A propos de la maladie de Pascal. Académie de Besançon, 1923.

III

Ouvrages et Articles de Documentation Générale

- ADAM. — Le Freudisme (*Th. Méd. Paris*, 1923).
- CULLERE (Docteur). — Les Frontières de la Folie (1888).
- DUCHE (Docteur Emile). — Psycho-physiologie de l'enfant, la précocité et le génie, in *La Médication Martiale*, 1902.
- FLEURY (M. de). — Le corps et l'âme de l'enfant (1900).
- FREUD. — Introduction à la Psychanalyse.
- GUYOU. — Education et hérédité (1898).
- HEMARD (Docteur). — Les Psychoses et les frontières de la folie (1924).
- LUCAS (Docteur). — Hérédité naturelle (1847).
- LUQUET (G.-H.). — Les dessins d'un enfant (1913).
- MAIRET et ARDIN-DELTEIL. — Hérédité et prédisposition, 1907.
- MARIE (Docteur A.). — La Puberté (1902).
- POINCARÉ (Henri). — La Science et l'Hypothèse (1906).
- Science et Méthode (1908).
- La Valeur de la Science (1925).
- PEREZ. — Les 3 premières années de l'Enfance (1886).
- L'enfant de 3 à 7 ans (1886).
- Education morale dès le berceau (1901).
- L'éducation intellectuelle dès le berceau (1901).
- REGIS (Docteur). — Un enfance précoce, in *Journal de clinique et de thérapeutique infantiles*.
- TOULOUSE (Docteur E.). — Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie.
- I. — Introduction générale.
- II. — Emile Zola (1896).
- *Id.* — Henri Poincaré.
- Les conflits intersexuels et sociaux (1904).

TABLE DES MATIÈRES

Plaidoyer. — Préliminaire	13
La famille de Blaise Pascal. — Gilberte et les Périer. — Antoinette Begon, sa mère	27
L'enfance de Blaise Pascal. — Son père Etienne et sa sœur Jacqueline	49
L'unité et la continuité de la pensée pascalienne..	81
L'intégrité des autres facultés mentales chez Pascal.	87
Le prétendu accident dit du Pont de Neuilly.....	97
L' « abîme » de Blaise Pascal et, à ce propos, Pas- cal sténographe	99
Le Mémorial	103
La vie douloureuse et la mort de Blaise Pascal	107
Conclusions	131
Bibliographie	133



BOSC FRÈRES, M. & L. RIOU

00 00 IMPRIMEURS-ÉDITEURS 00 00

00 42, QUAI GAILLETON, 42 00

00 00 00 00 LYON 00 00 00 00



